



Les Officiers dans l'Ordre des Arts et Lettres comptent un nouveau membre haut en couleur dans leur rang : İlber Ortaylı, le président du palais de Topkapı.

(lire la suite page 13)

Préserver les héritages du passé

Melih Ziya Sezer et Hayrettin Topoğlu sont respectivement pharmacien et couturier à Kadıköy. Portraits de ces deux hommes, mémoires vivantes de l'Istanbul d'autrefois.

(lire la suite page 9)



Murat Yalçıntaş à la tête du Forum MED-ALLIA

Lors d'une réunion préalable, le président de la Chambre de Commerce d'Istanbul (İTÖ), Murat Yalçıntaş, présente le forum MED-ALLIA qui aura lieu les 17 et 18 novembre prochains. Deux jours de rencontres entre les entreprises françaises, turques et des pays du bassin méditerranéen.

(lire la suite page 6)

Aujourd'hui la Turquie

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

8 TL - 3,50 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

N° ISSN : 1305-6476

Le Journal francophone de la Turquie numéro 79, Novembre 2011



Jean-Jacques Rousseau et la Turquie à NDS
À lire dans le supplément de NDS

« La Turquie est le modèle à suivre, c'est une évidence, mais cela n'est pas suffisant »

Nuray Mert est journaliste et enseignante à l'université d'Istanbul. Pour elle, la politique extérieure du «zéro problème avec les voisins» est un idéal irréaliste, l'intervention en Libye est condamnable d'autant plus que la rébellion a été constituée par les occidentaux et enfin, l'entrée de la Turquie dans l'UE difficile pour ne pas dire impossible. Rencontre avec cette figure libre et indomptable des médias turcs.

Quelle est votre opinion sur la politique «zéro problème avec les voisins» menée par le ministre des Affaires étrangères, M. Davutoğlu ?

Cela partait d'une bonne intention. C'était une sorte d'idéal rêvé pour le ministre Davutoğlu. Mais elle a échoué. Selon moi, cette politique a plutôt fini en «zéro ami pour la Turquie». En tout cas, même comme idéal, cette politique n'était pas réaliste. Il est impossible d'avoir zéro problème dans le Moyen-Orient. Les Turcs doivent prendre conscience que nous ne pouvons effectivement mener une telle politique, que si nous prenions acte de la situation complexe de cette région. La Turquie n'est pas entrée en confrontation directe avec les pays de la région, mais en tant qu'alliée de l'Occident et membre de l'OTAN, il est impossible de jouer sur les deux fronts. La Turquie continue à maintenir

cette politique d'équilibre entre les deux mais cela devient de plus en plus difficile. Par exemple, le gouvernement turc n'ose pas s'opposer au régime syrien, mais les alliés occidentaux la forcent à intervenir. Il est temps, désormais, de trancher.

Voulez-vous dire que la Turquie est prise dans un étau ?

Disons que d'un côté, la Turquie aspire à être le leader du Moyen-Orient, mais que

d'autre, l'Occident devient de plus en plus critique vis-à-vis de l'Iran, par exemple, et ne permettra pas au gouvernement turc de mener sa politique.

D'autre part, la Turquie espère que si elle réussit à faire face à la crise en Syrie, les États-Unis l'aideront à trouver une solution à la question kurde dans le nord de l'Iraq et qu'ainsi, elle pourra aussi contrôler les Kurdes en Syrie.

C'est la raison pour laquelle la Turquie est séduite par l'idée d'intervenir en Syrie, mais

en même temps, elle refuse de se confronter à l'Iran, ainsi que d'entrer en conflit direct avec les pays du Moyen-Orient. C'est une position très délicate pour le gouvernement turc.

Selon vous, la Turquie a-t-elle un rôle à jouer dans le printemps arabe ?

La Turquie est dans une situation très difficile et loin d'être le leader de la région. Mais ce n'est pas dû au Premier ministre ni à la politique extérieure : n'importe quel gouvernement serait dans la même situation puisque tout est en train de changer. Tout est chaotique, personne ne peut prévoir les changements et alors n'importe quelle politique échouerait. Nous sommes le modèle à suivre, c'est une évidence, mais cela n'est pas suffisant. Les pays arabes doivent s'arranger entre eux, c'est un processus indigène.

(lire la suite page 3)



Nuray Mert



L'arrête dans la gorge des Stambouliotes

(lire la suite page 10)



L'État (Devlet)

En français, la première lettre du mot État s'écrit en majuscule. Liée à une entité territoriale, c'est une institution formée d'une communauté organisée politiquement autour d'un drapeau, dont l'existence est reconnue sur le plan international, dotée à elle seule du contrôle des forces armées qui aident à protéger le pouvoir politique. Cette institution est également dans l'obligation de maîtriser la gestion de l'argent afin de contrôler l'économie du pays. En bref, l'État, avec son armée, sa police et ses services de sécurité, aide le pouvoir politique à diriger le pays.

(lire la suite page 5)

Deepwater Horizon : De l'art de ne pas retenir ses leçons

Alors que la Nouvelle-Zélande est aujourd'hui confrontée à une marée noire, du fait du pétrolier Rena, échoué au large de ses côtes et un an et demi après l'explosion de la plateforme pétrolière Deepwater Horizon, la question se pose de la manière dont les autorités et les industriels pétroliers parviennent à mettre à profit leurs erreurs passées afin d'apprendre de celles-ci.

(lire la suite page 8)

Des déboires de la politique culturelle turque



Bozkurt Güvenç est un architecte et anthropologue turc, ancien sous-secrétaire d'État à la culture sous le gouvernement Ecevit.

C'est dans son appartement d'Ankara, autour d'un thé, que cet homme de 86 ans a répondu aux questions d'Aujourd'hui la Turquie et nous donne sa vision de la société turque.

(lire la suite page 2)

Des déboires de la politique culturelle turque (Suite de la page 1)

Ayant d'abord choisi d'étudier l'architecture à l'Université Technique d'Istanbul, Bozkurt Güvenç décide de se présenter à un concours organisé par le gouvernement afin de partir pour l'Institut Technologique de Zurich. Conditions de guerre obligent, on leur conseille de revoir leurs plans. C'est donc pour les Etats-Unis que le jeune homme de 20 ans s'envole. Ce n'est que des années plus tard que, revenu exercer sa profession d'architecte en Turquie, on lui propose de retourner aux Etats-Unis afin d'y suivre des cours d'anthropologie. Un peu réticent au départ, car dans son esprit anthropologie rimait avec eugénisme et racialisme, c'est finalement « *le coup de foudre* », comme il nous le confie. Pour M. Güvenç, cela ne représente qu'un changement d'échelle, l'idée est toujours de résoudre les problèmes des hommes, d'étudier les relations humaines ; mais avec l'anthropologie, c'est un bond en avant en termes d'échelle. C'est en étudiant cela qu'il a pris conscience de l'importance de la culture dans la vie des hommes, dans le fonctionnement d'une société... Ainsi, reprenant une citation de Marc Augé, économiste devenu par la suite anthropologue et qui disait qu'« *il n'y a pas de bonne ni de pauvre économie mais différentes cultures* », lui nous dit qu'« *il n'y a pas de bonne ni de pauvre architecture mais différentes cultures* ».

Des déboires de la politique culturelle turque
Pour Bozkurt Güvenç, le principal problème en matière de politique culturelle en Turquie, c'est justement l'absence d'une telle politique. C'est précisément ce à quoi cet homme de conviction a tenté de remédier lorsqu'il était sous secrétaire d'Etat à la Culture en

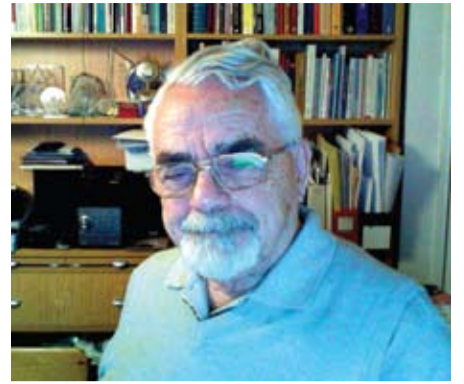
1974 au sein du gouvernement Ecevit. Son idée était alors d'élaborer un plan s'inscrivant dans une logique à plus long terme que les seuls décrets d'alors. Face à un premier refus, ses supérieurs lui répétant que ce type de planification ne pouvait exister dans ce domaine, il décide de se procurer une copie du plan d'André Malraux, ancien ministre d'Etat de la République française, chargé des affaires culturelles. Il nous fait d'ailleurs savoir que dès l'instant où il a expliqué que c'était français, le gouvernement a de suite accepté. Mais après avoir travaillé deux ans sur un plan, ce dernier n'a pas pu voir le jour sous le gouvernement de coalition d'alors. Il faudra finalement attendre 1978 pour que la Turquie voie émerger son premier vrai projet culturel ministériel.

Aujourd'hui il dénonce les dérives populistes du gouvernement actuel en matière de politique culturelle et l'utilisation de la culture à des fins économiques ou politiques. Il évoque par exemple la relation entre la culture et le tourisme. « *Il ne devrait pas exister de ministère qui soit à la fois celui de la culture et du tourisme. Le problème aujourd'hui, c'est que la culture est orientée vers le tourisme. C'est à dire que l'on se concentre sur les aspects de la culture que les touristes s'attendent à voir en arrivant en Turquie. Du coup ce sont toujours des décisions au cas par cas sans réelle logique d'ensemble.* » L'ancien sous-secrétaire d'Etat déplore également le caractère sélectif et donc exclusif de la politique culturelle mise en œuvre. On se concentre actuellement sur la mise en valeur des travaux. Or selon lui « *[les Turcs] ne [sont] pas uniquement responsables de la*

culture islamique mais de tout ce qui a été créé sur [leur] territoire ». Et ce n'est pas peu dire puisque comme il nous l'explique, la révolution néolithique s'y est déroulée, le christianisme est né ici avant de se diffuser à travers le monde... Mais comme on le lui a enseigné aux Etats-Unis, « *la culture prend les hommes et fabrique des hommes qui correspondent à la culture* ». C'est ainsi qu'il explique que le gouvernement instrumentalise la culture pour « *éduquer les gens* ». Il note, certes, un autre volet de l'univers culturel turc que représentent ces grandes familles comme les Sabancı ou les Koç et qui n'ont pas ces défauts mais ceci tout en soulignant que « *cela reste de l'entreprise privée* » ; or ce n'est pas comme cela qu'il imagine la gestion de la culture.

Regard pessimiste sur l'avenir de la société turque

Lorsque nous quittons quelque peu la question de la culture, c'est pour évoquer l'avenir de la société turque. Et l'on ne peut pas dire que le regard de M. Bozkurt Güvenç soit très optimiste à ce sujet. Il regrette l'art de vivre qui avait cours sous l'Empire Ottoman. L'individualisme n'avait pas la place prépondérante qu'il a de nos jours et « *les gens étaient très gentils, très polis les uns envers les autres. Ils se saluaient même lorsqu'ils ne se connaissaient pas.* » nous confie-t-il. Or aujourd'hui, le maître-mot serait plutôt l'indifférence. Il poursuit : « *aujourd'hui, le pays est complètement éclaté, il y a des polarités* ». Les divisions qu'il constate au sein de la population, notamment entre religieux et laïcs, accentuées par le développement économique engendrant celui du matérialisme, font craindre à l'an-



thropologue un éclatement de la société, voire une guerre civile. Il note en effet que tous les pays ayant connu une révolution – comme ce fut le cas selon lui pour la Turquie en 1923 – sont ensuite passés par une phase de contre-révolution et enfin, par la guerre civile. Il espère cependant que la Turquie, qui a échappé à la contre révolution, pourra également éviter le drame d'une guerre civile.

En fait, s'il n'y a effectivement pas eu de véritable contre-révolution en Turquie, Bozkurt Güvenç nous explique que la mutation s'est faite au travers d'un long processus.

Selon lui, « *depuis l'avènement de la démocratie dans les années 50, on est passé d'une république laïque à une démocratie islamique, une démocratie antirépublicaine* ». Et si le mot démocratie pourrait paraître doux à nos oreilles, il n'en va pas de même pour ce républicain de la première heure qui met en garde ceux qui pensent que « *la démocratie [fait] ce que les gens veulent* ». En réalité, « *en donnant [aux gens] des idées à propos de ce dont ils ont besoin, la démocratie éduque les gens. Elle leur dit ce qu'ils doivent vouloir.* »

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuilaturquie.com

* Marine Lagarde

Les primaires citoyennes rassemblent le PS



* Mireille Sadège

Les déboires de Dominique Strauss Khan (DSK) en mai dernier laissent présager une nouvelle victoire de la droite et une réélection facile de Nicolas Sarkozy. Seulement, trois facteurs semblent changer la donne. D'abord, l'aggravation de la crise économique qui dégrade chaque jour le niveau de vie des Français qui perdent espoir en l'avenir. D'autre part, la division de la droite, notamment à cause de la montée en puissance du Front National représenté par Marine Le Pen. Et enfin, les ambitions des dirigeants du Parti Socialiste (PS) à accéder au pouvoir.

Concernant la course aux présidentielles en France, un nouveau livre vient de paraître chez Calmann Lévy, intitulé « *Tous les coups sont permis* ». Ses auteurs, Renaud Dély et Henri Vernet, soulignent la violence qui caractérise la campagne présidentielle en France : pour avancer et triompher, le candidat doit combattre, détester et au final, « *tuer* » le rival qui lui est le plus proche. D'après

les deux auteurs, cette violence résulte du fait qu'il n'y a plus tellement de différence entre la droite et la gauche, et que les candidats à l'élection présidentielle sont de jeunes gestionnaires très ambitieux, issus du même milieu et formés dans les mêmes grandes écoles. Leur objectif : accéder au pouvoir suprême sous la Ve République - autrement dit, l'Elysée - et pour y arriver, désormais, tous les coups sont permis. Pour les auteurs, cette situation en France est unique au sein des démocraties européennes.

Dans la course à l'Elysée, le nom de DSK s'est très vite imposé au sein du parti socialiste, comme le candidat idéal. Ce dernier, homme d'Etat doté d'une grande expérience de la vie politique, bénéficiait de surcroît d'une notoriété internationale de par sa fonction de président du Fonds Monétaire International, sans oublier le large soutien dont il disposait au sein du parti et de l'opinion publique ; d'ailleurs, tous les sondages le donnaient gagnant face aux candidats de la droite. Aucun des « *éléphants* » du PS n'osant défiler la candidature de DSK, une guerre de chefs au sein du parti était donc ainsi écartée.

Seulement, le 16 mai 2011, avec l'arrestation aux Etats-Unis de DSK accusé de viol et d'agression sexuelle, tout vole en éclats. Au sein du PS en proie aux divisions, la guerre des chefs est alors annoncée. Rappelons les titres : « *une tempête* », « *un coup dur* » pour le PS.

Mais le PS accuse le coup, sait tirer profit d'un mécontentement général et d'une conjoncture défavorable au pouvoir et s'en sort en ouvrant une nouvelle page démocratique en France : les primaires. Pour le journaliste Eric Zemmour, si on recourt au vote populaire, c'est parce qu'il n'y a plus de leader naturel au sein des partis qui s'impose.

Quoi qu'il en soit, le soir du 9 octobre, le premier tour des primaires socialistes a eu lieu et contre toute attente, plus de deux millions sept cent mille personnes se sont déplacées pour voter. Le succès est indéniable. C'est un signal fort de l'opinion publique qui renoue avec le débat politique et marque sa volonté de changement. Une dynamique d'alternance est née.

L'organisation du scrutin national, les débats de qualité que le PS a su organiser, bref les

primaires socialistes ont changé la donne politique en France et conduit à une avancée démocratique.

A l'issue du premier tour, parmi les six candidats du PS, François Hollande arrive en tête avec 39 %, suivi par Martine Aubry (31 %) et Arnaud Montebourg qui, avec ses 17% de votes, deviendra l'arbitre du second tour. Mais dans la semaine d'entre deux tours, très vite, tous les candidats éliminés décident de porter leurs voix sur Hollande. Ainsi, le second tour consacre une large victoire sans conteste de François Hollande (56,57 %). Le PS a résolu son problème de leadership.

Les données marquantes de ces primaires sont d'abord un contact rétabli entre le PS et le peuple ; ensuite, la volonté du PS de gagner les élections de 2012 et enfin, le premier rassemblement de la gauche face à une droite qui paraît divisée.

Mais cette victoire n'est que la première étape d'une course qui s'annonce impitoyable pour François Hollande et le PS. Rien n'est encore gagné.

* Mireille Sadège, rédactrice en chef
Docteur en histoire des relations internationales

Aujourd'hui la Turquie

Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Directeur de la rédaction : Hossein Latif Dizadji • Rédactrice en chef : Mireille Sadège • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0713 1 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. n. 59 İstanbul • Tél. 0216 550 22 50 • GSM : 0533 690 20 39 / 0533 294 27 09 • Fax : 0216 550 22 51 • Genel Yayın Yönetmeni : Hossein Latif • Yazışleri Müdürleri : Mireille Sadège, Daniel Latif • Yayın Koordinasyonu : Kemal Belgin • Sorumlu Yazışleri Müdürü : Ahmet Altunbaş • Conseiller juridique : Bahar Özeray • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Aramis Kalay, Ayhan Cöner, Berk Mansur Delipinar, Celal Büyüklüoğlu, Daniel Latif, Doğan Sumar, Eda Bozköylü, Egemen Berköz, Enver Koltuk, Erkan Oyal, Hacer Kuru, Hugues Richard, Hasan Latif, Hülya Fındıkoğlu, J. Michel Foucault, Jean-Michel Tricart, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Luc Vogin, Mehmet S. Erol, Mehmet Şakir Ersoy, Merve Şahin, Müyesser Saka, Onur Eren, Onursal Özatacan, Osman Necmi Gürmen, Öznur Küçüker, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sönmez Köksal, Yasemin Inceoğlu. Comité de soutien: Alaattin Büyükkaya, Ali Türek, Arhan Apak, Burcu Başak Bayındır, Bülent Akarcalı, Ercüment Tezcan, Hayri Ülgen, Işık Aydemir, İlhan Kesici, İnci Kara, Şener Üşümezsoy, Sera Tokay • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Traduction : Trio • Correspondantes: Mireille Sadège (Paris), Daniel Latif (Paris), Sandrine Akinin (Toulouse), Duygu Erdoğan (New York), Sinem Çakmak (Strasbourg, Bruxelles) • Photo: Aramis Kalay • Conception: Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Uniprint Basım San. ve Tic. A.Ş. Hadimköy İstanbul Asfaltı, Ömerliköy mevki 34555 Hadimköy – Çatalca Tel: 0212 798 28 40 • Distribution: NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Büyüklüoğlu (Président), Eda Bozköylü, J. Michel Foucault, Erkan Oyal, Merve Şahin.

« La Turquie est le modèle à suivre, c'est une évidence... » (Suite de la page 1)

Et puis la Turquie, comme tous les autres, n'avait pas prévu les événements dans le monde arabe. Elle a été dépassée et a beaucoup hésité avant d'agir. Même dans le cas de l'Egypte, nous n'avons pas réussi à comprendre ce qui se passait. Et seulement après avoir compris que l'Occident soutenait la révolution du peuple, alors à son tour, la Turquie a aidé l'opposition en Egypte.

Pour la Libye, le pays avec qui nous avons de grands intérêts économiques, cela a été pareil. Nous n'avons pas réagi assez rapidement ! Je dirais que c'est la faiblesse de notre politique extérieure – nous voulons avoir un rôle, nous intervenons dans les conflits, mais tout d'un coup nous sommes perplexes. Alors quel est le rôle que l'on veut jouer au Moyen-Orient si nous ne pouvons même pas assimiler les événements et s'il nous faut autant de temps pour prendre une position officielle ?

Encore une fois, la Turquie est un bon modèle pour les pays de la région. Mais le problème

est qu'elle n'est pas claire dans ses prises de positions. Et selon moi, dans l'attitude d'un gouvernement, les hésitations et la confusion sont ce qu'il y a de pire.

Que penser de la réaction du Premier ministre turc, Recep Tayyip Erdoğan par rapport à la visite de Sarkozy et Cameron en Libye ? C'était une réaction bizarre. C'est étrange qu'Erdoğan se soit rendu en Libye après eux et qu'il les accuse ensuite d'avoir volé son rôle. Finalement c'était grâce aux efforts de Sarkozy et de Cameron que le régime en Libye a changé car ils soutenaient la mission de l'OTAN financièrement et militairement. C'est un travail qui a pris six mois à la France et au Royaume-Uni. En sachant que la Turquie est leur allié, il est d'autant plus étrange d'entendre les critiques d'Erdoğan affirmant que ces deux pays veulent voler le pétrole de la Libye. Après tout, nous aussi, nous avons des intérêts en Libye, notre aide n'est pas de la charité. Avec le Qatar et les Émirats arabes, nous faisons partie des quelques pays musulmans à être intervenus en Libye. Vous voyez qu'il n'y a pas de point de comparaison entre les trois. La Turquie est forcée de jouer un rôle dans le conflit en Libye et si nous refusons ce rôle, il faut que nous soyons cohérents. Erdoğan ne l'est pas. Entrer dans le conflit et après critiquer ses alliés, c'est étrange, pour ne pas dire scandaleux.

Que pensez-vous de l'intervention de l'OTAN en Libye ?

Je suis totalement contre car cette opération militaire est une sorte d'occupation. Il y a un grand débat sur ce sujet et c'est très complexe. Si vous ne soutenez pas l'intervention, cela signifie que vous supportez Kadhafi. L'intervention militaire en Libye mérite d'être appelée « intervention impérialiste ». Il y avait les bombes des alliés, mais il n'existait pas vraiment d'opposition au sein du pays. Soyons sincères, les Occidentaux ont investi beaucoup pour inventer la résistance. Les rebelles étaient à l'étranger et c'est le cercle vicieux des régimes autoritaires : ils interdisent toute forme d'opposition et la résistance se forme à l'étranger. C'est pourquoi l'OTAN devait plutôt entraîner les

rebelles, trouver des bandes dans la rue, pour éviter une grande opération terrestre. Ces bandes, ce n'était pas de la résistance. Qui a le droit d'intervenir et que se passerait-il s'ils n'intervenaient pas ? On ne peut pas encore répondre à cette question, mais cette situation restera dans l'Histoire.

Que pensez-vous de la récente rencontre entre Recep Tayyip Erdoğan et Barack Obama ?

Il est évident que le point central de ce rendez-vous était la question syrienne. Le discours d'Obama était critique envers la Turquie, mais personne ici n'ose le dire et donc les médias ont essayé de présenter cette rencontre comme une perspective positive. Mais Obama n'a rien dit d'encourageant sur la politique turque, il a uniquement remercié la Turquie pour son soutien aux missions militaires en Afghanistan et en Lybie et de cette façon, directement et indirectement, il a fait comprendre que la Turquie devrait intervenir en Syrie, que c'était le rôle de la Turquie et qu'elle ne pouvait pas échapper au conflit.

En Turquie, beaucoup de personnes pensent que le printemps arabe n'est que la mise en œuvre du projet de « Grand Moyen Orient des États-Unis » pour une nouvelle reconfiguration de la carte et des frontières de cette région. Partagez-vous cet avis ?

Bien sûr, si vous êtes à la tête d'un des pays occidentaux, vous tenterez de profiter de la crise au Moyen-Orient et d'avoir des amis et non pas des ennemis dans la région. Et bien évidemment, l'Occident essaye de contrôler la situation. Certains pensent même que ce sont les États-Unis et ses alliés occidentaux qui ont orchestré les révolutions arabes. Pour d'autres, ce sont les soulèvements populaires qui ont amené le changement. En réalité, je pense que ni l'un, ni l'autre n'est complètement vrai car la crise dans la région contient beaucoup d'aspects. Je dirais qu'il y a un peu des deux : l'aspect spontané, mais aussi la canalisation des événements par les Occidentaux.

Nous aussi en Turquie nous avons beaucoup de protestations et de mouvements dans la région kurde. Pour autant, cela ne fait pas le printemps kurde ! Nous n'avons pas les caméras de CNN et d'Al Jazeera qui soutiennent cette révolution. Ces événements là peuvent facilement être décrits comme une révolution puisqu'il s'agit de millions de protestants. J'étais à Diyarbakır pour les célébrations du Nouvel an kurde et je vous assure qu'il y avait là plus de personnes que sur la place Tahrir ! Alors, oui, il semble que si la résistance populaire bénéficie du soutien de l'Occident, elle devient le printemps arabe. C'est cela leur agenda, créer une zone d'alliés. Et du point de vue turc, ils croient que tout le monde donnera à la Turquie le rôle du grand frère mais ce n'est pas réaliste. Pourquoi les pays arabes permettraient-ils à la Turquie de créer un nouvel Empire Ottoman dans la région ? Cette idée que les occidentaux soutiendraient un tel projet est une illusion et cela peut coûter cher à la Turquie.

Quel regard portent ses voisins sur la Turquie ? Commençons par l'Iran. Ce pays n'accepte pas cette « double position » de la Turquie, mais il mène une politique très intelligente. En aucune manière il ne provoque la Turquie. C'est vrai que l'Iran est un pays horrible, qui est aligné à nos ennemis, mais l'Iran est suffisamment lucide pour ne pas se confronter à la Turquie et de cette façon il la met dans une position très délicate. C'est pourquoi l'Iran cherche à créer des tensions sur la question kurde – un problème sensible pour la Turquie. Ainsi, le gouvernement turc a essayé de montrer que l'Iran venait en aide au PKK. Il est très facile de manipuler l'opinion publique, vous savez. Il suffit de montrer l'image d'un Iran qui supporte nos ennemis. Mais l'Iran a très bien compris cela et commence à attaquer les Kurdes. C'était un message clair adressé à l'opinion publique turque : « nous sommes vos amis, nous écraserons vos ennemis ».

Et les autres pays de la région ?

Ce sont véritablement l'Égypte et l'Arabie saoudite qui contrôlent la région et ils ne sont pas enthousiastes de voir la Turquie émerger comme nouveau leader. Il est vrai que la Turquie est puissante, qu'elle a une économie développée et qu'elle peut être une sorte de leader dans la région, mais aucun des pays arabes n'acceptera la Turquie comme acteur majeur au Moyen Orient. Même si les relations entre les pays arabes sont tendues, ils parlent la même langue, ils partagent la même culture et ont une histoire commune. Les Frères musulmans apparaissent comme la nouvelle force légitime et même s'il est très difficile de traiter avec ces derniers,

puisque ce sont des musulmans radicaux, ils restent essentiels, si on veut créer un nouveau Moyen Orient – ils ont de l'influence dans tous les pays arabes, même si le degré de cette influence est différent. La Turquie peut être un intermédiaire entre l'Occident et les Frères musulmans, mais elle ne peut pas prendre leur place. La Turquie peut, dans une certaine mesure, modérer les musulmans et c'est son rôle mais il ne faut pas qu'elle surestime sa position.

Craignez-vous les tensions engendrées par la dégradation des relations entre la Turquie et Israël ?

Premièrement, la Turquie a dépassé son rôle, c'est la raison pour laquelle les relations ont été entachées. La Turquie n'était pas supposée avoir une telle confrontation avec Israël, mais au contraire jouer un rôle de rééquilibrage. Quant à la société turque, on ne peut pas dire qu'elle s'intéresse véritablement à la question israélienne, cela concerne surtout les observateurs politiques. Mais il est vrai que les gens ordinaires ont peur que la crise entre la Turquie et l'Israël puisse influencer d'une manière négative les relations avec l'Occident. Erdoğan reçoit même le support de ses opposants quand il s'agit de la question israélienne. Selon moi, le plus inquiétant est le fait que la Turquie ait été totalement exclue du débat sur la création d'un État palestinien au sein de l'ONU et du processus de paix dans le conflit israélo-palestinien

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com

* Propos recueillis par Mireille Sadège, Tsvetelina Angelova et Marion Fontenille



Nuray Mert



Pour réussir, il faut faire les bons choix.

Avec sa large gamme de services, son savoir-faire et sa grande expérience acquise depuis de nombreuses années, İşbank GmbH vous accompagne dans vos investissements et vous apporte des solutions personnalisées pour réaliser toutes vos opérations commerciales.

CREDIT D'INVESTISSEMENT

ASSURANCE

VIREMENT DOMESTIQUE ET ÉTRANGER

FINANCEMENT FONDS DE COMMERCE

PRELEVEMENT AUTOMATIQUE

ENCAISSEMENT CHEQUES ET EFFETS

CREDIT D'EXPLOITATION

CREDIT IMMOBILIER

CAUTION BANCAIRE - GARANTIE

COMPTES A TERME

COMPTES ENTREPRISES

IMPORT-EXPORT AVEC OLISAN FINANCEMENT

CESSION DE CREANCES (LOI DAILY)

ESCOMPTE COMMERCIAL

CREDIT DE TRESORERIE

TURKISFLIND

FACILITE DE CAISSE



www.isbank.de
01 43 12 93 85

Grande ISBANK
TURKISFLIND

L'affaire DSK, suite et fin ? Rien n'est moins sûr



* Ozan Akyurek

Si Dominique Strauss-Kahn affichait une confiance serene dans le classement sans suite de son affaire outre-Atlantique, la réalité judiciaire est quelque peu différente.

Il convient de rappeler que les conseils de DSK, les avocats Benjamin Brafman et William Taylor avaient tous deux fait valoir que leur client bénéficiait, au moment des faits, de l'immunité au regard du droit international.

Ils s'appuient pour cela sur la Convention de 1947 des Nations unies (« Convention on Privileges and Immunities of Specialized Agencies ») qui dispose que les représentants des agences internationales « jouissent, pendant l'exercice de leurs fonctions et au cours de leurs voyages » d'une « immunité d'arrestation (...) et, en ce qui concerne les paroles ou les écrits et les actes accomplis par eux en leur qualité officielle, de l'immunité de toute juridiction ». Les avocats de Dominique Strauss-Kahn considèrent en effet que même si leur client a démissionné le 18 mai et que la plainte au civil a été déposée le 8 août, son immunité a perduré pendant tout le temps où il est resté aux Etats-Unis.

Or, en la matière, c'est la convention de Vienne qui s'applique et ce, uniquement dans le cadre d'activités diplomatiques. Seulement, là où le bât blesse, c'est que Dominique Strauss-Kahn a toujours dit qu'il était en déplacement privé au moment où cette affaire était entendue par le juge pénal.

A vrai dire, la question de son immunité diplomatique n'a jamais été véritablement tranchée par un tribunal américain. Au pénal, il n'y a pas eu de procès et par conséquent la question de savoir si Dominique Strauss-Kahn bénéficiait ou non de cette immunité n'a pu être résolue.

Dans le cadre de la plainte déposée au civil, il était parfaitement opportun pour les avocats de l'ex-candidat à l'élection présidentielle d'invoquer cette immunité au titre de ses fonctions de directeur du FMI. Ajoutons que les avocats de Dominique Strauss-Kahn ne souhaitent pas tellement rentrer dans le débat de savoir si leur client se trouvait à New York pour des raisons personnelles ou non. Ils tentent d'éluder la question en invoquant une immunité absolue. C'est une bonne position car cela leur permet de ne pas répondre à la question de savoir si leur client se trouvait à New York pour des raisons personnelles ou professionnelles.

En tout état de cause, il semblerait que la demande ne soit pas étudiée avant deux ou trois mois par le juge Douglas McKeon qui devra, pour ce faire, éplucher les différents traités internationaux et la jurisprudence américaine cités par les conseillers de DSK. Autant dire que le juge Douglas McKeon - qui n'est pas un expert en droit international, n'a pas le droit à l'erreur compte tenu de l'importance désormais planétaire de cette procédure

* Ozan Akyurek
Avocat au Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Débat sur la Méditerranée et l'ASCAME



* Eren Paykal

Le Grand port maritime de Marseille et econostrum. info ont organisé le 26 septembre 2011, à Marseille, deux tables rondes réunissant experts économiques et entrepreneurs pour évoquer les perspectives économiques en Méditerranée après le soi-disant « printemps arabe ». J'ai pris part dans ce débat en tant que représentant du Dr. Murat Yalçintaş, Président de la Chambre de Commerce d'Istanbul mais aussi de l'Association des Chambres de Commerce et d'Industrie de la Méditerranée (ASCAME). Par conséquent, je voudrais partager avec vous ce que pense grosso modo cette organisation, la plus grande représentante du secteur privé de la Méditerranée., sur les développements dans cette région en ébullition.

Avant tout, à l'heure où la région méditerranéenne connaît des troubles socio-économiques et politiques majeurs, l'ASCAME souligne l'importance d'intensifier et de renouveler le partenariat méditerranéen.

L'ASCAME a toujours lutté pour rapprocher les deux rives de la Méditerranée par l'économie et le commerce, puisqu'elle croit qu'une croissance économique dans la région contribuera à la création d'une zone de paix, de tolérance, de sécurité, de compréhension mutuelle et de prospérité. Une stabilité politique dans tous les pays du pourtour méditerranéen est un besoin sine qua non pour le développement économique de la région.

L'ASCAME a aussi demandé une intégration régionale plus poussée entre les deux rives de

la Méditerranée qui permettrait de mieux affronter les défis de la globalisation. L'avenir de la région est un avenir commun et il faut agir en conséquence.

La période qui s'annonce aujourd'hui est décisive et délicate, et l'ASCAME en tant que représentant du secteur privé de la Méditerranée, se tient à la disposition des pays de la Méditerranée, au service de ses priorités économiques et sociales. Seulement la relance d'un espace méditerranéen commun permettra d'affronter cette nouvelle situation et de travailler pour l'avenir de la Méditerranée, ses peuples et ses entreprises.

L'ASCAME défend aussi que les peuples de la région doivent trouver eux-mêmes les justes solutions à leurs problèmes actuels et cela dans une atmosphère de paix et de dialogue national. Le temps est venu pour les méditerranéens du sud, du nord, de l'est à l'ouest, de mettre en place un cadre de concertation correspondant à leur poids et à leurs complémentarités économiques.

Un grand chantier a débuté en Méditerranée. Sa réussite dépend de la volonté politique de chaque pays et de leurs dirigeants mais aussi du rôle actif de leurs secteurs privés respectifs qui devront agir comme l'avant-garde de leur nation pour sortir de la crise et pour établir à nouveau mais en mieux les mécanismes de coopération régionale et internationale.

Quant au rôle de la Turquie dans cette nouvelle Méditerranée, c'est l'un des sujets chauds évoqués dans les milieux diplomatiques et économiques. Je pense que pour cela, un prochain article devrait être consacré...

* Eren Paykal



* Haydar Çakmak

Que la paix soit avec vous, Maître

Je ne sais pas par où commencer pour aborder le propos. À notre droite, les martyrs ; à notre gauche, les victimes de

la terreur dont on ne se préoccupe pas. Derrière nous, il y a les parvenus, les adeptes de la seconde république, les attentistes, les négociants opportunistes prêts à tout vendre ; devant nous, les confréries religieuses se transformant en holding, les intellectuels imposteurs qui vendent leur plume et leur âme selon l'époque. Au milieu, il y a les Turcs ahuris, qui essayent de comprendre ce qui leur arrive. Dans ce pays, la proportion de ceux qui se déclarent de langue maternelle turque est de 86%, et celle de ceux qui se sentent turcs, de 89%. Il est impossible de

comprendre aisément cette inertie, ce laisser-aller. Ces Turcs ahuris qui ne font preuve ni de la vigilance, ni de la faculté de réaction propres aux sociétés saines, que leur faudrait-il encore pour qu'ils réagissent ? L'accroissement du niveau de dette extérieure et de déficit courant ? La poursuite de la vente et la dilapidation totale des biens acquis en 88 ans de république ? La mort de davantage de soldats ou de civils ? Je me le demande.

Monsieur le Premier ministre a qualifié son troisième mandat de « période de maîtrise », et ses partisans l'appellent désormais « Maître ». C'est-à-dire qu'il a mis les gens en attente d'une meilleure gestion. Mais le point auquel nous sommes arrivés aujourd'hui fait plus penser à une gestion de débutant qu'à un pays dirigé par un maître. Les événe-

ments terroristes de la semaine dernière ont fait douze morts, dont cinq civils. Pendant toute son histoire, le peuple turc a combattu et est mort, mais il a combattu et il est mort pour une cause, pour un idéal. Mourir pour des prunes est devenu le propre de notre époque. Quand vous êtes venu au pouvoir, il n'y avait aucun acte terroriste et aucun martyr. Pendant votre législature, le nombre d'actes terroristes et de martyrs a augmenté de façon dramatique et significative. En 2003, 21 martyrs ; en 2004, 73 martyrs ; en 2005, 92 martyrs ; en 2006, 121 martyrs ; en 2007, 118 martyrs ; en 2008, 150 martyrs ; en 2009, 135, et en 2010, 139. Et pour 2011, votre période de maîtrise, on ne s'attend pas à moins de 200 morts, civils et martyrs.

Le PKK effectuait généralement ses attaques

en dehors d'Ankara, mais cette fois, il a préféré Ankara. Il est un fait étrange qui n'a pas retenu l'attention de la presse et des analystes. La bombe a été activée à une distance de 100-150 mètres du bâtiment principal des services du Premier ministre. Il serait naïf de dire que cet endroit a été choisi par hasard. Dans l'avenue Kumrular où a explosé la bombe, il y a la sous-préfecture de Çankaya, le parc Güvenlik, et la police grouille dans tout le quartier. Le fait qu'ils aient malgré tout préféré cet endroit et choisi une zone très surveillée, ne peut être le fait du hasard. Il faudrait que le Premier ministre et ses proches déchiffrent bien cet événement.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.ajourdhuilaturquie.com

* Prof. Dr. Haydar Çakmak

PREMIUM LIFE

Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

Kaléidoscope 22

Savoir danser au rythme des cours de bourse, des cours de change



* Gül Günver Turan

Il nous est difficile de mettre sur pied un plan économique pour une durée de plus d'un mois. Les marchés sont trop déséquilibrés, les dirigeants

loin de s'entendre sur les mesures à prendre, d'où un avenir difficile à prédire. Ceci est vrai pour presque tous les pays, qu'ils soient développés ou non.

L'agence de notation Fitch a dégradé les notes de L'Italie et celle de l'Espagne début Octobre. L'endettement public et la fragilité du gouvernement italien ont joué un grand rôle dans cet abaissement d'AA- à A+. L'Espagne du fait de la crise dans la zone Euro, des lourdes dettes, de la faible croissance, a perdu deux crans et est passée d'AA+ à AA-. La France et la Belgique sont elles aussi touchées. Le démantèlement de la banque franco-belge Dexia, la faible croissance de l'économie font parler de la possibilité de dégrader la notation française qui est actuellement AAA. Quelle que soit l'origine de cette crise financière, elle s'est propagée partout. Elle est aussi suivie d'un ralentissement des économies. La récession, c'est à dire la baisse du produit intérieur brut pendant plusieurs trimestres consécutifs, touche la plupart des pays de l'Union Européenne ainsi que

	2011 Q1	2011 Q2	2011 Q3	2011 Q4
Etats Unis	0,4	1	1,1	0,4
Japon	-3,6	1,3	4,1	0
Allemagne	5,5	0,5	2,6	-1,4
France	3,6	0	0,9	0,4
Italie	0,6	1	-0,1	0,1
Royaume U.	1,9	0,7	0,4	0,3
Canada	3,6	0,4	1	1,9
Turquie	1,7	1,3	0,9	

*Source: OECD, Quarterly National Accounts database; and OECD Indicator Model forecasts. Previsions pour la Turquie: TUIK

les membres de l'OCDE.

Entre temps la croissance des autres pays émergents reste plus élevée que celles des pays développés. Mais à

l'échelle mondiale cette croissance ralentira. La Banque Mondiale estime qu'elle

sera de l'ordre de 3,2 % en fin 2011 contre 3,8 % en fin 2010. Mais le monde est aussi aujourd'hui affecté par la hausse des prix pétroliers, alimentaires et des produits de base. A tout cela s'ajoute l'instabilité de la bourse, des cours de change. Et on commence à reparler des dangers d'une reprise de l'inflation.

La Turquie continue à avoir des paramètres macro-économiques solides. L'inflation reste maîtrisée même si elle sera un peu plus élevée que prévu à la fin de l'année. La performance budgétaire reste exemplaire, et selon les derniers chiffres publiés le déficit budgétaire est de 1,9 % du produit intérieur brut, bien au dessous des critères de Maastricht et plus bas que celui prévu par les autorités fiscales. D'autre part le coût du capital est à un niveau acceptable et les investisseurs internationaux continuent à exprimer leurs intérêts. Mais les incertitudes concernant la crise de l'Euro ont eu une portée sur les cours de change. La Lire Turque continue à se déprécier face au Dollar. Elle s'est dépréciée de près de 25 % entre le 1er novembre 2010 et le 22 août 2011 et de plus 5 % le mois dernier, ce qui est de mauvais augure pour ceux qui se sont endettés en dollar et une bonne chose pour les exportateurs. Mais il ne faut pas oublier non plus que pour chaque dollar que nous exportons nous devons importer 80 centimes. Nos produits exportés dépendent des matières premières importées. Et comme la Turquie est aussi dépendante de ses exportations vers l'Occident pour maintenir sa croissance et comme ses investissements proviennent pour près de 70 % de l'U.E. le ralentissement dans l'U.E. et chez les membres de l'OCDE continuera à avoir des répercussions sur l'économie turque. Cela sera intensifié par la baisse de la demande interne, et des crédits alloués par les banques.

Que dire en conclusion? Que ceux qui savent danser au rythme de tous ces changements sortiront vainqueur? Peut être...

* Gül Günver TURAN
Université OKAN
gulgunver.turan@okan.edu.tr

L'État (Devlet) (Suite de la page 1)

En d'autres termes, pour diriger le pays, le pouvoir politique a besoin de toutes les institutions qui composent l'État, et tant qu'il les gouvernera, il restera au pouvoir.

Le pouvoir politique a également la compétence et le devoir de résoudre tout problème extérieur et intérieur du pays.

C'est pourquoi le pouvoir politique est chargé de consulter les cadres de l'État habilités pour chaque sujet et à chaque niveau, de recueillir des renseignements, afin de débattre si nécessaire, directement ou indirectement. Tout cela indique la force et la continuité de l'État. Ce type d'entrevue a eu lieu en Allemagne avec la Bande à Baader (la Fraction Armée Rouge), en Angleterre avec l'IRA et en France avec les nationalistes corses.

Du reste, nous avons lu dans les journaux que des entrevues ont eu lieu avec Abdullah Öcalan ou d'autres leaders kurdes, par l'intermédiaire des organes habilités ou de hauts responsables de l'État de la République turque. Ceci n'est pas étonnant. Dans la gestion de l'État, quiconque, quel qu'il soit, est tenu d'accomplir les tâches que lui donnera le pouvoir politique, et ce dernier prendra sa décision au terme de ces entrevues.

Toujours selon ce que nous avons appris à la lecture des journaux, le directeur du MİT (le service des renseignements turcs), Monsieur le Dr. Hakan Fidan, a effectué toute une série d'entrevues dans ce cadre. Selon nous, il n'y a pas là matière à s'étonner ou à réfuter. Lors de notre entretien avec lui il y a cinq ans (ALT n° 19), alors qu'il était encore président de TİKA (Agence turque de Coopération et de Développement), nous avons pu constater que malgré son jeune âge, il se forgeait une stature d'homme d'état compétent, bien informé et mature.

Il ne faut pas que ce sujet soit instrumentalisé dans la politique intérieure.

En conséquence, l'État, étant au-dessus de tout, est dans l'obligation d'effectuer toute sorte d'entrevues avec tous les types de forces internes et externes, afin de maintenir sa force et sa puissance.

A condition bien sûr que la décision soit prise toujours par le pouvoir politique...

* Dr. Hüseyin Latif
Directeur de la publication

Vous pouvez également lire cet article en turc sur
aujourd'hui la Turquie
facebook.com/hlatifd
twitter.com/hlatifd

Hommage à Gökşin Sipahioğlu

Rue de l'Odéon, un coiffeur sort de son salon, l'air inquiet, il questionne les passants, s'interroge sur l'atmosphère devant le théâtre de l'Europe. Environ 500 personnes étaient rassemblées pour rendre hommage à Gökşin Sipahioğlu, fondateur de l'agence Sipa Press, décédé à 84 ans. Parmi la foule on pouvait reconnaître les nombreux confrères et collègues du reporter armés de boîtiers d'appareil photo.

Le choix du lieu ne relève pas du hasard. Ce dernier symbolise le « théâtre » des manifestations estudiantines de Mai 68, au cœur du quartier Latin. Premier événement que Gökşin Sipahioğlu a couvert lors de son aventure en France.

Gökşin Sipahioğlu est décrit comme « un homme grand » qui n'a jamais hésité à franchir les barrières des CRS pour être au plus près de l'action et partager au monde l'actualité sous son regard singulier. Nommé affectueusement « le Turc », il incarnait la figure du père qui a laissé la chance à de

nombreux passionnés de pouvoir se lancer dans leur plus belle aventure, celle du photojournalisme. Sur scène se succèdent de surprenantes personnalités, dont Tony Comiti, notoire pour ses reportages Zone interdite sur M6. Tony Comiti, qui est passé de la photo à la caméra, est venu rendre hommage à ce « patron de presse » qui a créé une

« école orientale » où l'argent est une chose secondaire et où le seul mot d'ordre était : « Démerdez-vous ! ». L'ambiance était à la nostalgie. En effet, un paparazzi regrette la fin de l'époque du photojournalisme et s'inquiète sur le tournant que prend la profession avec « la fin des relations humaines au profit des ordinateurs et des réseaux ». Patrick Chauvel, reporter photographe de guerre a terminé la cérémonie sur un discours satirique retraçant de singulières anecdotes à propos de Gökşin Sipahioğlu puis conclut ainsi : Gökşin est « quelqu'un qui ne nous payait pas très bien mais à qui nous devons beaucoup ».

* Daniel Latif

Les Allemands de Turquie célèbrent le 21^{ème} anniversaire de la réunification à Ankara

Le 3 octobre 1990, la Loi Fondamentale de la République Fédérale d'Allemagne (RFA) devenait l'unique Constitution de l'Allemagne réunifiée. À l'occasion du 21^{ème} anniversaire de cet événement, devenu jour de Fête Nationale, l'Ambassade d'Allemagne à Ankara tenait une réception dans ses jardins.

Au programme, buffets de spécialités culinaires allemandes - dont des pyramides de

fromages en tous genres, les traditionnelles wurst et autres apfelstrudel, stands de professionnels tels que Faber-Castel, grande marque de papeterie, DB Schenker Arkas ou encore des représentants d'universités présentant des programmes

d'échanges. Une fois les convives repus, l'orchestre a pris place au devant de la scène pour entonner l'hymne national allemand

avant la prise de parole du nouvel ambassadeur allemand en Turquie M. Eberhard Pohl et du ministre turc de la Culture M. Ertuğrul Günay. Comme toujours lors de cérémonies comme celle-ci, c'était également l'occasion de faire des rencontres. Etaient présents ambassadeurs, députés turcs, journalistes et professionnels cartes de visite en mains.

Mais la « star » de la soirée fut M. Osman Baydemir, maire de la ville de Diyarbakır, première ville kurde du pays. Les journalistes étaient en effet friands d'obtenir quelques informations sur les récents soupçons du premier ministre turc Recep Tayyip



Erdoğan. Ce dernier avait en effet accusé des fondations allemandes quelques jours auparavant d'avoir aidé - financièrement notamment - les rebelles du PKK.

Etant donné le probable manque de fondement de ces accusations, cela n'a en rien entaché la soirée qui s'est poursuivie jusque tard dans la nuit sur la piste de danse après un resplendissant feu d'artifice.

* Marine Lagarde

Nouvelle alliance autour de la Méditerranée

Le 28 septembre, le projet MED-ALLIA Regional Forum a été présenté à la Chambre de commerce d'Istanbul. Il s'agit d'un forum régional qui vise à renforcer la coopération économique entre les pays du bassin méditerranéen. Les représentants de la France et de la Turquie, notamment l'Ambassadeur de France en Turquie, Laurent Bili et Murat Yalçıntaş, le président de la Chambre de commerce d'Istanbul, ont pris la parole pour faire connaître au public le programme de la rencontre internationale qui aura lieu à la fin du mois de novembre à Istanbul.

La région méditerranéenne (le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Lybie, l'Égypte, la Jordanie, le Liban et la Syrie) est une zone au potentiel économique important, qui est très peu développé à l'heure actuelle. Avec le printemps arabe, le *statu quo* politique dans la région a été secoué. D'un point de vue européen, le basculement politique peut être le pas vers une reprise économique et vers la création d'un nouveau partenariat régional. Dans cette situation, la Turquie, un des partenaires économiques important de la France, est vue comme un pays exemplaire pour la région méditerranéenne et comme un nouveau leader émergent dans la région.



Le point central de la rencontre était porté sur le partenariat réussi entre la France et la Turquie. L'Ambassadeur Laurent Bili a souligné que dans la région méditerranéenne, le commerce franco-turc était un partenariat stratégique et non pas une affaire de concurrence entre les deux pays. La Turquie s'avère être, non seulement un pays politiquement stable dans la région des pays en pleine révolution, mais aussi, un partenaire économique assez important. Les deux pays peuvent se féliciter de leurs bonnes relations économiques: après l'ins-

tauration de l'union douanière en 1973, le volume d'échanges franco-turcs a été multiplié par cinq. Et ce développement a eu une conséquence positive sur les investissements étrangers: les sociétés françaises implantées en Turquie sont plus de 4 000 à l'heure actuelle.

C'est pourquoi le forum régional MED-ALLIA offrira la possibilité de rencontrer des entreprises-clés dans la région et de profiter de l'opinion des experts dans la partie qui leur sera réservée. Avec la volonté de nouer de nouveaux contacts économiques et de faire le point sur le développement économique de la région



Pierre Simon et Murat Yalçıntaş lors de la soirée du 6 octobre 2011

méditerranéenne, les organisateurs proposeront des discussions portant sur des secteurs tels que l'infrastructure, l'énergie, l'environnement ou encore la franchise.

Avec plus de 300 entreprises participantes, le forum régional MED-ALLIA est un des événements économiques majeurs en Turquie, qui propose des rencontres et des échanges avec les grands dirigeants du monde économique méditerranéen. Les rendez-vous auront lieu à l'hôtel Hilton d'Istanbul les 17 et 18 novembre 2011.

* Tsvetelina Angelova

Crise économique : L'Europe pieds et poings liés

Laurent Baechler, docteur en sciences économiques et enseignant à l'institut européen des relations internationales de Nice répond à nos questions sur les possibilités offertes aux pays européens face à la crise. Une myriade de problèmes pour si peu de solutions...

L'économie européenne est-elle confrontée à un risque de récession ? Est-il possible de l'éviter ?

Cela dépend de la définition que nous retenons du terme récession. La définition retenue par les gouvernements (à la suite de la définition américaine) est qu'une récession est techniquement la succession de deux trimestres consécutifs de croissance économique négative. Nous n'en sommes pas encore là, même si les prévisions de croissance sont régulièrement revues à la baisse ces derniers temps. Une autre définition est la baisse du taux de croissance. En ce sens l'Europe ou certains Etats membres de l'Union européenne sont effectivement en récession.

Lutter contre le risque de récession à court terme repose techniquement sur l'emploi des instruments traditionnels de la politique économique, la politique monétaire et la politique budgétaire, afin de relancer la demande globale atone. Eviter une récession à l'échelon européen suppose donc que les pays membres emploient de manière coordonnée ces instruments. La banque centrale européenne n'ayant pas pour mission de faire ce genre de chose, il ne faut pas compter sur la politique monétaire qui, de toute façon, serait probablement inopérante dans la situation actuelle. Reste la politique budgétaire qui supposerait dans l'état actuel des choses (quasi-absence de budget européen) une mise en commun des moyens budgétaires nationaux pour pratiquer la relance (la relance des uns favorisant la re-

prise des autres, une relance coordonnée est toujours plus efficace qu'une relance isolée). Cette mise en commun n'existe pas, comme en a témoigné l'épisode post-crise de 2008. Le résultat a probablement été un affaiblissement de l'activité en Europe plus important que ce qu'il aurait pu être avec une forme de fédéralisme fiscal. Il faut par ailleurs évidemment compter avec la réduction considérable des marges de manœuvre budgétaires des Etats membres. En cas de nouvelle récession en Europe, on peut donc craindre le pire. N'oublions pas enfin que la croissance en Europe dépend également de ce qui se passe ailleurs dans le monde. Le dynamisme des pays émergents a permis d'éviter le pire pour l'économie mondiale en 2008 et 2009. Reste à savoir s'ils pourraient jouer le même rôle en cas de renouvellement du scénario...

L'ensemble des États européens ou presque optent pour une baisse des dépenses et des mesures d'austérité, tandis que pour la majorité des économistes cela va à l'encontre d'une relance économique. Comment expliquer cette contradiction ?

Ce sont effectivement deux options contradictoires, mais le choix entre les deux est souvent davantage affaire de circonstances que de croyance. Première option : il y a un ralentissement de l'activité économique, le budget public intervient pour relancer la croissance, ce qui induit un creusement du déficit et une augmentation de la dette publique temporaires, le temps que la relance fasse son effet et permette de redresser les comptes publics. Il faut un certain nombre

de conditions pour que ce cercle vertueux se mette en place, et peu d'économistes seraient prêts à dire actuellement que ces conditions sont réunies. Deuxième option : fasse au ralentissement économique, on décide d'assainir les comptes publics pour remettre l'économie sur une trajectoire plus saine (avec notamment des taux d'intérêt plus faibles). Mais il y a un risque évident : la nécessité de redresser les comptes publics pour limiter la dette et les déficits a un effet de contraction sur l'activité économique, ce qui en retour réduit les possibilités de rétablissement des comptes publics. Exactement la situation de la Grèce, dont le gouvernement est régulièrement obligé d'annoncer qu'il ne pourra pas respecter ses engagements budgétaires, à cause précisément d'une détérioration de la croissance économique que l'on peut mettre en partie au compte de l'austérité. L'exercice de l'assainissement des comptes publics est donc extrêmement périlleux, et toute la difficulté est d'éviter que le patient sous traitement ne finisse par « mourir guéri ».

La faillite de la Grèce est de plus en plus évoquée, l'euro peut-il survivre à cette faillite ?

Tout dépend des conditions dans lesquelles interviendrait ce défaut de paiement de l'Etat grec. Organisé et anticipé par les pays membres, il serait probablement possible d'en limiter les effets de contagion à d'autres pays de la zone en difficulté de paiement (Italie, Espagne notamment). Provoqué par la pression des marchés et mal accompagné par les gouvernements des autres pays, cela pourrait avoir des conséquences catastrophiques, pouvant aller jusqu'à l'implosion de la zone euro.

De manière générale, dans les circonstances actuelles qui sont tout à fait exceptionnelles, aucun scénario ne peut être exclu.

Les marchés financiers sont soumis à de fortes tensions et les valeurs boursières subissent des pertes régulières, jusqu'où cette situation peut-elle perdurer ?

Impossible à dire, sinon que les marchés ont leurs mécanismes auto-rééquilibrants qui font que la baisse doit nécessairement connaître une fin. Celle-ci peut-elle correspondre à une perte de capitalisation de 20%, 50% ou 90% comme cela a déjà pu s'observer dans les pires situations ? Il n'est pas possible de l'anticiper, tout dépendra de la gravité de la situation.

D'après certains experts les responsables politiques ont leur part de responsabilité dans l'aggravation de la crise, qu'en pensez-vous ?

Ce n'est pas une hypothèse, c'est une évidence. Les tergiversations et atermoiements des responsables politiques européens expliquent une grande part de la situation actuelle, les marchés ne faisant que réagir à des signaux flous (est-on oui ou non prêts à mutualiser le coût de gestion de la dette grecque, dans quelle ampleur et à quelle vitesse de réaction ?) ou négatifs (où en sont les perspectives d'euro-obligations ?) qui leur sont envoyés. Soyons honnêtes :

ces lacunes ne sont que le reflet exact de l'état de l'intégration européenne, qui en est encore largement au stade de la coordination intergouvernementale entre des pays souverains jaloux de leurs prérogatives et très réticents lorsqu'il s'agit de mutualiser les coûts de décisions collectives, quelles qu'elles soient.

En 2008, ce sont les États qui ont sauvé les banques de la faillite, aujourd'hui qui pourra secourir les banques ?

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourd'hui.la-turquie.com

* Sophie Clément



Laurent Baechler

La révolution au Palais du Luxembourg

Le 25 septembre, la France a vécu un tournant historique. Pour la première fois dans l'histoire de la Ve République, le Sénat est passé à gauche. Une surprise, un résultat attendu ou le premier pas vers la victoire socialiste aux élections en 2012 ?

Le résultat du vote aux sénatoriales a assuré la majorité absolue aux rouges : 177 places au Palais du Luxembourg sont désormais réservées pour la gauche. La victoire est confirmée par l'élection de Jean-Pierre Bel comme président du Sénat le 1er octobre. Les socialistes français se sont tous félicités de cette victoire historique mais comment lire ce tournant au sein de la chambre haute du Parlement français ?

Ce qui se passe à l'intérieur du Palais

Le Sénat de la Ve République est aussi appelé la Haute assemblée et représente les collectivités territoriales. Il est élu au suffrage universel indirect, notamment par le collège électoral des grands électeurs - ce sont essentiellement des conseillers municipaux. Le Sénat participe à l'élaboration des lois, en collaboration avec l'Assemblée Nationale qui a le dernier mot. C'est le Sénat qui vote le budget de l'Etat et qui a le droit de former les commissions d'enquête sur des sujets d'actualité. Son président élit trois des membres du Conseil constitutionnel. On dit aussi qu'il est la seconde figure de l'Etat, après le Président. Contrairement à l'image reçue d'une réunion de politiciens pour passer le temps, les pouvoirs du Sénat sont réels en France.

Malgré la possibilité constitutionnelle, le Sénat n'a jamais été à gauche. Deux principales raisons expliquent ce fait : son renouvellement partiel (1/3 de ses membres tous les 3 ans) mais plus encore, son mode d'élection par les grands électeurs, un collège électoral qui surreprésente les petites entités administratives, souvent très conservatrices et donc plus à droite. Cela assure à la Haute chambre presque automatiquement la majorité à droite. La proposition du Comité Balladur de changer le collège électoral pour rendre les élections sénatoriales plus représentatives a été repoussée par le Sénat. Alors comment la gauche a-t-elle gagné ?

Un camouflet pour la droite ?

La victoire de la gauche n'était pas une surprise. Le manque de popularité de Nicolas Sarkozy, les divisions au sein de l'UMP - autant de défauts que la droite reconnaît elle-même. Et dans cette instabilité de la droite, la gauche a progressivement gagné les provinces aux élections régionales en France et bien entendu c'était le chemin royal vers le Palais du Luxembourg.

Le basculement à gauche, ayant une importance symbolique pour l'histoire politique française, est cependant exagéré dans les médias. À titre d'exemple, les spéculations selon lesquelles le Sénat pourrait ouvrir une enquête sur l'affaire Karachi sont infondées car l'instruction judiciaire qui est menée sur le cas empêche la formation d'une telle commission d'enquête. En étant au Sénat, ce que la gauche peut réellement faire c'est empêcher le vote de la règle d'or ou ralentir le travail législatif, mais elle ne peut pas s'opposer pleinement à la droite au pou-



voir. Et il ne semble pas que cela soit son but. Même Jean-Pierre Bel a affirmé, dans son discours d'inauguration, qu'il ne favoriserait pas une séparation en cartels au sein du Sénat et qu'il n'avait pas l'intention d'isoler la droite de la prise de décisions.

La bataille décisive se jouera en 2012

Les élections sénatoriales étaient la dernière confrontation entre la gauche et la droite avant les élections de l'année prochaine. Et la sortie de cette bataille pose la question de savoir qui gouvernera la France dans sept mois.

L'UMP avoue sa défaite de même que sa perte progressive de position sur la scène politique française. Malgré la surface calme, le parti de droite ressent bien le poids de la concurrence à gauche pour les élections de 2012.

Au PS, la victoire aux sénatoriales fait rêver. Il est certain que la nouvelle majorité ainsi que la présidence de Jean-Pierre Bel joueront un rôle important dans la campagne électorale du PS. Un possible gouvernement à gauche en France, avec le soutien de la majorité rouge au Sénat, aura tous les outils nécessaires pour mener les réformes freinées jusqu'à présent. Cependant, remporter les sénatoriales ce n'est que gagner la première bataille.

* Tsvetelina Angelova



Türkiye'nin en iyi sigorta şirketi yine AXA SİGORTA!

World Finance tarafından "Türkiye'nin En İyi Sigorta Şirketi" bu yıl da AXA SİGORTA seçildi!
Başarımızı destekleyen tüm müşterilerimize, acentelerimize ve çalışanlarımıza teşekkür ederiz.

AXA AXA SİGORTA
sigortacılık / yeniden tanımlanıyor

Deepwater Horizon : de l'art de ne pas retenir ses leçons (Suite de la page 1)

EN NOUVELLE-ZÉLANDE, LE HAKA QUE PERSONNE N'ENTEND :



Le 24 avril 2010 est une date que les habitants du Golfe du Mexique ne sont pas près d'oublier. C'est en effet ce jour-là qu'a explosé la plateforme pétrolière Deepwater Horizon exploitée par l'entreprise British Petroleum (BP) faisant onze morts et causant la plus grande marée noire de l'Histoire avec 4,9 millions de barrils déversés dans l'océan. Alors que tout n'est pas encore rentré dans l'ordre, que de nombreuses victimes n'ont pas encore été indemnisées et que des résidus de pétrole continuent à venir se déposer sur le littoral de la région sinistrée, différents procès sont en cours entre le géant pétrolier britannique et ses sous-traitants, notamment Halliburton. Les deux sociétés se renvoient la balle, s'accusant mutuellement d'être responsable de la catastrophe. Ainsi, en avril dernier BP porte plainte contre Halliburton et le vendredi 2 septembre, c'est au tour d'Halliburton de répliquer. Un rapport récent établi par les autorités américaines reconnaît la culpabilité de BP ainsi que celle de ses sous-traitants – Halliburton et Transocéan – dans la catastrophe. De quoi mettre d'accord victimes

et différentes sociétés mises en causes ? Sur ce point, rien n'est moins sûr. Cette affaire nous mène en effet à une comparaison avec la catastrophe de l'usine AZF dont on vient de commémorer le 10ème anniversaire. Pour ce dossier, une relaxe générale avait été prononcée et ce, malgré un rapport d'experts mettant en cause l'usine. Un procès en appel aura lieu ce 3 novembre 2011 à ce propos.

De la nécessité de prévenir un nouveau désastre

Outre ces questions d'indemnisation et de responsabilités, il demeure toujours des problèmes sanitaires, des externalités négatives affectant l'économie, la survie de certaines espèces, etc. qu'il serait grand temps de prendre en considération. Et ce d'autant plus que l'on n'est pas encore à même d'évaluer toutes les conséquences d'une telle catastrophe. Sans passer outre le volet "responsabilités et indemnisations", il s'avère donc nécessaire aujourd'hui de penser à des solutions pour l'avenir. À l'échelle américaine, une intense mobilisation de la société civile a suivi la catastrophe. Aujourd'hui, le GRI Research Board tente de prendre le relais. Créé le 24 mai 2010, un mois après l'accident, par BP et l'Alliance du Golfe du Mexique, le GRI est un programme de recherche composé d'experts dont la visée est d'émettre des projets, des solutions en réponse à la marée noire. Des propositions ont ainsi été faites afin que BP finance en partie des programmes de recherche à la fois dans le but d'analyser au mieux toutes les conséquences de ce dramatique événement mais également pour tenter au mieux d'éviter que de telles choses se reproduisent. Si l'on a pu soupçonner au départ des tentatives d'interférence de la part du pétrolier bri-

tannique qui aurait parachuté des chercheurs au sein du GRI, le groupe a su s'affirmer et s'est vu recevoir en août dernier 112.5 millions de dollars par BP afin de mener à bien la création de huit consortia rattachés à différentes universités américaines. Les recherches ont donc pu commencer tout récemment.

Prise de conscience au niveau de l'Union Européenne

L'écho de Deepwater Horizon a également retenti en Europe. En effet, du fait de la mondialisation et du contrôle de l'industrie pétrolière par de grandes firmes multinationales la question se pose de savoir à quelle échelle est-ce que la régulation doit se faire. L'échelle nationale ne semble en effet pas correspondre aux logiques actuelles. Une délocalisation dans un pays à la législation plus souple permettrait par exemple de passer outre celle du pays d'origine de la compagnie. D'où la volonté de l'Union européenne, en réaction à la catastrophe d'avril 2010, d'adopter une législation harmonisée au niveau européen en matière d'exploitation du pétrole et notamment concernant les plateformes offshore. En octobre 2010, la commission européenne prônait donc une refonte de la législation européenne en matière d'activités pétrolières. Il a ensuite fallu attendre le 13 septembre 2011 pour que le Parlement adopte une résolution "sur le défi de la sécurisation des activités pétrolières et gazières offshore". Résolution dont le préambule fait clairement référence à Deepwater Horizon et qui propose notamment une meilleure régulation, de nouvelles normes européennes plus strictes, un meilleur contrôle et une inspection plus régulière et de meilleure qualité.

Le profit avant tout...

Mais tout cela ne se fera pas en un jour et en attendant, la vie continue pour les industriels pétroliers. Si l'usine AZF avait fermé pour être remplacée par un centre de recherche de santé, BP semble avoir choisi une autre voie. Le géant pétrolier est déjà de retour dans la zone sinistrée avec un projet d'envoi de deux plateformes puis la mise en oeuvre de trois nouveaux forages. Le souci de rentabilité semble ainsi primer sur la sécurité sanitaire de la région et ce, sans même attendre les premiers résultats du GRI Research Board. En plus de plaire aux investisseurs, cela pourrait également favoriser la reprise de l'activité dans la région. Mais encore faudrait-il que les leçons du 24 avril 2010 aient été tirées, que les recherches du GRI aboutissent rapidement à des résultats concrets. Or il est encore tôt et cette initiative de BP semble relever de la pure inconscience et d'un aveuglisme intéressé. De même avec la découverte du pétrole en Guyane en septembre dernier, la perspective d'extraction de milliards de barrils de pétrole semble faire rapidement oublier aux industriels et responsables politiques les leçons tirées précédemment. Car pour ce pétrole guyannais, l'installation nécessiterait un forage encore plus important, il faudrait creuser encore plus profond dans les fonds marins (2000 mètres d'eau puis 4000 mètres dans le sous-sol océanique). Outre les risques d'explosions et de déversement, d'autres désagréments écologiques sont envisagés tels que l'altération de la mangrove, la mise en danger de certaines espèces animales... Risques engendrés par la simple exploitation du site, sans même parler d'explosion...

* Marine Lagarde
Dessin : Frédéric Arnold

Présidentielle 2012



* Olivier Buirette

Dans 7 mois les françaises et les français seront de nouveau convoqués face aux urnes pour désigner la prochaine ou le prochain président de la République Française.

Si le scrutin s'annonçait il y a encore quelques mois comme simple avec une probable réélection du président sortant : Nicolas Sarkozy, les choses, depuis ces dernières semaines, ont bien changé.

En effet la crise économique et financière redouble mettant en péril cette fois ci, suite à la l'insoluble crise grecque, l'édifice européen si patiemment construit depuis un demi-siècle. Face à un tel défi les Etats semblent impuissants ou au mieux hésitants, faillite de la Grèce, mise en péril grave de l'Espagne, du Portugal, de l'Irlande, de l'Italie, faillite d'une première grande banque avec l'établissement belge Dexia. Le moins que l'on puisse dire en ce début du mois d'octobre 2011 est que l'avenir semble très sombre. Un tel marasme du coup se ressent fortement dans les opinions publiques et les craintes de l'enfoncement dans une situation de crise pénètrent de plus en plus le tissu social en France.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com

* Dr Olivier Buirette,

Elisabeth Guigou entre dans l'arène politique

Elisabeth Guigou, personnalité emblématique de la gauche française, est venue faire partager son point de vue concernant l'Europe sociale lors d'une conférence organisée par l'université privée de Yeditepe, à Istanbul. Cependant, le déclin de l'Union européenne n'est pas le seul thème que les étudiants retiendront de ce discours.

Une visite officielle aux airs d'improvisation...

Mercredi 28 septembre, 22h : un e-mail provenant de l'administration de Yeditepe se charge d'informer tous les étudiants francophones qu'ils auront le privilège de recevoir Mme Elisabeth Guigou, ancienne garde des sceaux et ex-Ministre française de la Justice... Pas plus tard que le lendemain.

Visite surprise donc, et quelque peu mystérieuse, puisque les raisons de cette visite ne sont pas explicites.

Le lendemain, ambiance étrange dans l'amphithéâtre qui accueille l'ex-ministre : les professeurs francophones, quelques peu irrités d'avoir à interrompre leurs cours, pestent en silence contre l'organisation chaotique de l'évènement, tandis que plusieurs étudiants remplissent un rôle absurde de figurants : la conférence leur a été imposée, alors que la plupart d'entre eux ne parle pas le moindre mot de français.

Qu'à cela ne tienne, l'université tient à faire bonne figure, et rien n'est trop beau pour l'invitée de marque que représente Mme Guigou.



... Et une campagne électorale officieuse qui démarre sur les chapeaux de roue

Après un chaleureux accueil du doyen de l'université, l'ex-Ministre prend la parole, et chasse les derniers doutes, en informant son public –du moins, ceux qui peuvent la comprendre– qu'elle se livrera à une conférence sur le thème du déclin européen.

Jusqu'ici très bien. Cependant, dès les premières phrases, la conférence universitaire se dessine très vite en discours politique : que l'on ne s'y trompe pas, Elisabeth Guigou est bien ici en campagne.

La teneur de ses propos en témoigne : après avoir posé en toile de fond le constat d'un déclin de l'Europe sociale en proie à l'effritement de ses valeurs identitaires, l'ex-Ministre embraye directement sur le rôle salvateur que pourrait jouer la Turquie dans cette Europe désincarnée.

Le numéro de séduction commence alors : minimalisant – pour ne pas dire occultant – délibérément la question chypriote, que

la ministre semble qualifier d'évènement somme toute mineur, Elisabeth Guigou n'a de cesse de faire les yeux doux à ce « pays-clé » dont elle vante à tour de bras la démocratie et la laïcité.

L'intervention ne serait pas complète sans quelques piques populistes en direction de la droite française, et tout particulièrement à l'attention du président Sarkozy, qui serait le seul responsable du « Non » à l'adhésion turque.

Inutile de préciser qu'un tel raccourci est aberrant, et d'autant plus inapproprié qu'il est tenu dans le cadre d'une université. Elisabeth Guigou semble se moquer des connaissances des étudiants, n'ayant pas peur de simplifier le thème complexe de la question de l'adhésion turque à une relation manichéenne, assimilant de facto la droite à l'intolérance, et la gauche au progressisme.

Conclusion de la conférence ? Une belle leçon de langue de bois

Bien que n'étant pas une candidate officielle du parti socialiste, Elisabeth Guigou n'a finalement eu aucune gêne à relayer les propos de la gauche française tout au long de cette conférence.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com

* Marine Messina

L'âme des pharmacies d'autrefois

À Kadıköy, dans le quartier de Moda, juste sous les arcades, se trouve une petite pharmacie annoncée par un modeste panneau jaune. Ici, aucune affiche publicitaire, ni de « E »* rouge clignotant. Bienvenue à Yeni Moda Eczanesi, une des dernières pharmacies authentiques d'Istanbul.



Comme toujours, la musique classique résonne dans le magasin. En ce début d'après-midi, les clients de Melih Ziya Sezer, le pharmacien qui fêtera bientôt ses 80 printemps, sont accueillis par les concertos de Johann Sebastian Bach. La douce mélodie n'en reflète que mieux l'ambiance d'antan qui règne dans la boutique décorée de milliers de flacons anciens. D'immenses armoires en bois remplies de bocaux, appareils de mesure et pipettes en tous genres meublent l'entrée et l'arrière salle.

L'immersion dans cette pharmacie aux airs du siècle passé nous ferait presque oublier qu'il y a aussi de « nouvelles » boîtes de médicaments dans le décor.

Installé derrière son bureau, recouvert de livres et de CD de musique classique, Melih, le sourire aux lèvres, raconte avec passion l'histoire des lieux : « Cette pharmacie existe depuis 1928. Elle appartenait à mon père. Mais c'est la troisième. La première été à Urfa, puis nous avons déménagé à Konya et enfin, nous sommes arrivés à Istanbul. Depuis, j'ai tout gardé tel quel » affirme-t-il.

C'est une affaire familiale. Bien qu'aujourd'hui il en soit très fier, au départ, c'est un peu par obligation qu'il s'est dirigé vers des études pharmaceutiques. Melih rêvait d'étudier la littérature. « Mais mon père est décédé lorsque j'avais 11 ans. C'est à ce moment là que la pharmacie a commencé à faire partie de mon quotidien. Ma mère a pris la boutique en charge, aidée par des apprentis ». C'est la raison pour laquelle, à l'âge d'entrer à l'université, il s'est naturellement orienté vers le département d'études pharmaceutiques de l'Université d'Istanbul. Son diplôme est affiché dans la boutique. « Et au-dessus, c'est celui de mon père, Halil Nejad Sezer, diplômé de la même université ». Melih n'en est pas peu fier et la tradition perdue puisque son fils a également suivi les mêmes études. « Il est aujourd'hui maître de conférences. Je l'ai eu en stage il y a plusieurs années. Il se débrouillait plutôt bien ».



Des pharmacies comme des supermarchés

Professionnel aiguisé, Melih n'en reste pas moins marginal. Il faut dire qu'il a été éduqué à la vieille école et n'a jamais eu l'intention de changer son mode de fonctionnement.

« J'ai toujours préparé moi-même les médicaments » argue-t-il, « bien sûr, je suis obligé de vendre aussi les mêmes boîtes que dans les autres pharmacies. Le monde change... » lance-t-il, un brin nostalgique. Il n'empêche qu'il reflète à merveille l'image du pharmacien de jadis. Celui toujours de bons conseils, à consulter en cas de petits maux d'estomacs plutôt que de prendre un rendez-vous chez son médecin. Il n'y a qu'à se faufiler dans l'arrière-boutique pour comprendre qu'ici, le moindre petit problème de santé peut-être résolu en un rien de temps.

« Aujourd'hui, aller à la pharmacie, c'est comme aller au supermarché » blâme-t-il, « le médecin prescrit des médicaments, et le pharmacien se charge de rapporter une boîte toute prête ». L'homme authentique et passionné qu'il est ne reconnaît plus son métier. Il avoue être dépassé par l'aspect commercial qui règne actuellement.

« Par exemple, depuis de nombreuses années, la date d'expiration est inscrite sur les boîtes » explique-t-il, « pourtant, je peux vous assurer qu'un aspirine ne se périmé pas ! » lance-t-il exaspéré, « tout ça, c'est juste pour le commerce, pour l'argent ! ». Melih est ferme dans ses propos et ne le répètera jamais assez : être pharmacien, c'est savoir préparer soi-même les médicaments. « On fabrique un médicament tout comme un bijoutier crée un bijou. Ensuite, il faut être aussi précis qu'un notaire » affirme-t-il.

Quant à savoir ce qu'il adviendra de la pharmacie d'ici quelques années, le vieil homme reste silencieux. Mais il est hors de question que son fils reprenne la boutique. « Nous ne sommes plus de la même époque » explique-t-il. « Quoi qu'il en soit, je continuerai à faire ce métier que j'aime jusqu'à ma mort. Pour le reste, disons que toutes les bonnes choses ont une fin ».

*le symbole turc pour annoncer une pharmacie
* Marion Fontenille avec Nilay Alpay

Kadıköy de fil en aiguille

A Kadıköy, l'un des quartiers les plus anciens d'Istanbul, vous pouvez toujours trouver des endroits où le temps n'a pas changé les habitudes. C'est le cas de la boutique de Hayrettin Topoğlu, un des rares couturiers de la ville, situé dans Firat pasaji. Il nous a ouvert ses portes le temps d'une rencontre.

Chaque jour, dès sept heures du matin, Hayrettin Topoğlu prend place dans le petit salon de son atelier. Cela fait 43 ans qu'il gagne sa vie grâce à la couture. Comme à son habitude, il est assis derrière sa table et recoud à la main un pantalon. Sa boutique est remplie de chutes de tissus et de vêtements en bataille. « C'est mon quotidien, je passe plus de temps à l'atelier que chez moi » explique-t-il d'un air amusé.

Une machine à coudre Singer, une grande paire de ciseaux, une craie sur le comptoir... Tous les outils rappellent une époque passée. « J'ai changé plusieurs fois d'atelier » explique-t-il, « mais je suis toujours resté à Kadıköy ». Ses parents se sont installés du côté asiatique de la ville lorsqu'il était âgé de cinq ans. Mais dans sa famille, personne n'était couturier. « Ce n'est pas transmission familiale, c'est une vocation. J'ai été apprenti pendant 10 ans. Au début, il m'est même arrivé de travailler gratuitement ! » se souvient-il.

Il suffit de l'écouter parler, de le voir travailler pour comprendre qu'Hayrettin Topoğlu ne fait pas ce métier pour l'argent. Il reste discret sur les prix, mais aucune retouche ne coûte plus de 5 TL. Un prix défiant toute concurrence de nos jours. Un métier en voie de disparition

« Malgré cela, c'est difficile d'exercer ce métier aujourd'hui, les clients sont de moins en moins nombreux » constate-t-il. Heureusement pour M. Hayrettin Topoğlu, en plus de quarante ans d'expérience, il a réussi à fidéliser sa clientèle, ce qui lui permet tout de même de gagner sa vie. « Mes clients ne se plaignent jamais

de mon travail, peut-être qu'ils n'aiment pas toujours ce que je fais pour eux, mais ils ont l'habitude de venir chez moi, je les connais depuis 40 ans » affirme-t-il. Les jeunes poussent rarement la porte de son magasin, « ils portent des jeans... Le prêt-à-porter a remplacé les couturiers », explique-t-il, une pointe d'amertume dans la voix.

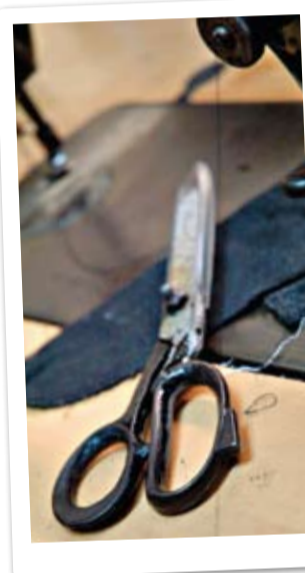
Malheureusement, bon nombre des petites boutiques que l'on trouve encore à Kadıköy, comme celle d'Hayrettin Topoğlu, sont vouées à disparaître tôt ou tard. « J'ai un fils et une fille, ils font des études car je ne veux pas qu'il aient ce genre de travail ».

Hayrettin Topoğlu fait partie des anciens du quartier. Il est de ceux qui le voient se modifier, évoluer. Vite. Peut-être trop vite,

d'ailleurs. « Toute la ville a changé. Avant il y avait juste un dolmuş qui fonctionnait entre Kadıköy et Caddebostan et un tramway qui s'arrêtait à Bostancı, mais il ne fonctionne plus depuis 1967. J'habitais à Hasanpaşa et je n'utilisais jamais la voiture. Les gens n'allaient pas sur la partie européenne tous les jours : on passait l'été sur la rive asiatique et l'hiver sur la rive européenne » se souvient-il, nostalgique.

Dans l'atelier qui n'a jamais changé, entre deux points de retouche, il nous raconte des époques passées. Quand Kadıköy était un des quartiers historiques d'Istanbul, quand à la place des cafés il y avait des ateliers, quand les gens étaient des amis... avant de penser à l'argent.

* Tsvetelina Angelova et Selen Uçar



L'arrête dans la gorge des Stambouliotes

La saison de la pêche pour les bateaux de plus de 25 mètres a été ouverte le 1er septembre. Après la période d'interdiction de la pêche pendant les mois estivaux, les barques et les bateaux sont de nouveaux partis dans les eaux d'Istanbul. L'équipe d'Aujourd'hui la Turquie a discuté avec ceux qui vivent du poisson et pour qui l'ouverture de la saison de la pêche est aussi une source d'inquiétude.

La pêche est une affaire de chiffres et ce sont des chiffres très précis : la taille des bateaux, la taille du poisson et finalement le prix au marché - chaque variation a une énorme importance. A Istanbul, la ville entourée par la mer, le poisson est une question de survie pour les pêcheurs et les marchands mais aussi un sujet délicat pour les scientifiques et les consommateurs.

Penser que la pêche est le métier le plus ancien dans la ville n'est pas faux. Les Grecs ont donné le nom de Corne d'Or parce que le thon, qui y abondait à l'époque, émergeait le soir et donnait ainsi une couleur dorée à l'eau d'Istanbul. Aujourd'hui, le symbole de la pêche stambouliote a changé pour toujours.

Hasan Kaysan - le marchand de Kadıköy

Nous sommes le 7 septembre, une semaine après l'ouverture de la saison de la pêche. La promenade dans le marché de poisson à Kadıköy nous amène à *Dicle Balık* - le magasin des produits de la mer d'Hasan Kaysan. Son magasin familial existe depuis 90 ans et il nous raconte son succès : il possède deux restaurants, il fournit du poisson frais pour les institutions officielles telles que la mairie et l'armée, au total il a plus de 470 points de distribution!

Actuellement, Hasan Kaysan gère l'entreprise avec des associés et bénéficie du soutien de « certaines banques turques » - c'est sa manière d'éviter les risques et de maintenir la clientèle stable. Il n'a plus de bateaux de pêche et travaille avec une des sociétés de pêche stambouliote. Grâce à cela, pendant les périodes difficiles, quand la pêche est interdite (entre juin et septembre), il réussit tout de même à fournir du poisson à ses clients et à sauver son commerce. « Avec mon propre bateau je pourrais avoir 5 types de poissons. Avec la compagnie de pêche, j'ai 140 produits de la mer ».

Hasan Kaysan nous explique que le poisson dans l'eau d'Istanbul diminue à cause de trois facteurs : la pêche, la distribution et la consommation. La chaîne entre les trois éléments est cassée et c'est pourquoi la biodiversité est menacée. Une des solutions selon lui, c'est le développement de l'aquaculture - la production de poisson dans les fermes de la mer, une façon artificielle pour les cultiver. Il nous explique, d'un air passionné, que de telles structures sont très peu nombreuses en Turquie, mais il est convaincu de leur efficacité : « Si on utilise le potentiel des aquacultures au maximum, on aura un revenu comparable avec celui du tourisme ».

Hasan Kaysan a sa propre vision de ce que devrait être la pêche : pas de grands bateaux dans les eaux de la mer de Marmara, interdire la pêche dans le triangle entre Pendik, Sarayburnu et les Iles des Princes, stimuler la pêche à la ligne et surtout, ne pas établir une date fixe pour la saison de la pêche. Selon lui, il faut ouvrir la saison selon la température de l'eau : c'est la façon naturelle pour estimer le moment précis. « L'Etat doit investir plus, aider l'éducation, on a besoin de jeunes bien formés ».



Le thon, protecteur de Şile ?

La route vers Şile, un village de pêcheurs qui existe depuis 700 av. J.C., n'est pas facile. Echapper d'Istanbul dans la soirée pour aller jusqu'à la mer Noire est une longue aventure. En arrivant à Şile, l'atmosphère est tendue et rien ne dit que les pêcheurs se préparent pour la pêche. À 21 heures, ils sont tous au bar de l'embarcadère, ils discutent dans la fumée des cigarettes. On apprend rapidement que les derniers jours, le vent ne souffle pas et qu'il n'y a pas de poisson. Mais est-ce seulement ce soir ?



On discute avec Bahattin Gümrah et Güray Altınbaş. Ils sont inquiets : deux semaines après l'ouverture de la saison de la pêche, ils ont perdu plus qu'ils n'ont gagné. Pendant la période de l'interdiction de la pêche, il est difficile de gagner sa vie, c'est pourquoi Güray est content d'avoir deux restaurants de poisson. Il est pêcheur depuis l'âge de 12 ans, c'est un métier de famille - le bateau porte le nom de son grand-père. Mais ce jour-là, il n'a pas eu de succès : avec les cinq caisses de pélamide qu'il a pêchées, Güray n'arrive pas à couvrir ses dépenses pour le mazout et le maintien du bateau.



À l'ouverture de chaque saison, les nouvelles mesures et restrictions du gouvernement surprennent un peu plus les pêcheurs. Pour eux, cela signifie uniquement s'adapter et dépenser plus d'argent pour répondre aux exigences multiples. Güray a commencé la saison de la pêche avec une dette de 25 000 TL et sauf le prix réduit du mazout, il ne voit pas le soutien du gouvernement pour son gagne-pain. « Dites-moi à l'avance pour me préparer pour la saison ! » s'indigne-t-il.

Le poisson autour de Şile n'est pas suffisant et pour en avoir assez, il faut aller loin dans la mer Noire, dans les eaux russes et roumaines, avouent les pêcheurs sans gêne. Le thon abondant dans le passé ne vient plus vers la côte de Şile, il reste au nord de la mer Noire. Pour avoir une bonne pêche et pour pouvoir gagner leur vie, certains bateaux font de la contrebande chez les pays voisins.

Les coupables de la crise des pêcheurs, ce sont les radars des grands bateaux. Güray dit que les radars forts (ceux de plus de 10 000 watts) chassent le poisson et c'est pour cela qu'il ne passe plus par le Bosphore. Les deux hommes avouent que sans la technique précise, il est difficile de suivre les migrations des poissons et d'avoir une quantité suffisante de pêche. « Et pourtant, la surface des filets est plus grande que la mer Noire » souligne-t-il. Les deux nous révèlent leur peine par rapport à la pêche à la ligne. Selon leurs calculs, les pêcheurs au bord du Bosphore attrapent au total 1 000 caisses de poisson par jour, ce qui est une quantité énorme. « Mais pourquoi pour eux, il n'existe pas de période d'interdiction de la pêche ? » Mécontents des restrictions aléatoires du gouvernement et déçus par la faible pêche, les pêcheurs de Şile restent à côté des bateaux en attendant le vent.



Bayram Öztürk, l'écologiste

Bayram Öztürk est le président de TUDAV, la fondation maritime de recherche turque, et professeur à l'université d'Istanbul. TUDAV est une des organisations principales qui « essaye d'éduquer les gens et de préserver le poisson », selon les mots du professeur.

Le dernier résultat de leur travail est l'augmentation de la taille minimale pour le tassergal pêché. À partir du mois de septembre, à la place de 14 cm, qui est la taille des poissons immatures, dorénavant la taille du tassergal autorisé pour la pêche est 20 cm. « C'est une bonne nouvelle pour nous, affirme le professeur, mais sans oublier qu'avant quelques années, le tassergal avait la taille de 40 cm en moyenne ».

Bayram Öztürk explique que les changements mettent les pêcheurs en colère puisqu'ils doivent changer la taille des filets, ce qui signifie des dépenses supplémentaires. En tant qu'écologiste, le professeur Öztürk tient sa position : « C'est important de préserver le tassergal, car c'est le symbole d'Istanbul. Le maquereau et l'espadon ne le sont plus, puisqu'ils ont disparu ».

Pour lui, le problème de la pêche c'est qu'il y a trop de bateaux. Avec 20 000 barques et bateaux de pêche, Istanbul a atteint ses limites. C'est pourquoi Bayram Öztürk tourne tous ses espoirs vers l'aquaculture. L'année dernière, la quantité de poisson vendue sur les marchés a augmenté de 22% grâce aux fermes dans la mer. Contrôlées par le gouvernement, les aquacultures ne menacent pas la santé des consommateurs. L'usage, des antibiotiques est strictement contrôlé, du moins c'est ce qu'assure le professeur Öztürk. En parlant des fermes, il espère qu'elles augmenteront la consommation du poisson en Turquie.

Bayram Öztürk n'est pas inquiet de la très petite taille des poissons : « ce n'est pas le problème principal, c'est un des indicateurs de la pollution et de la diversité menacée » dit-il. Selon lui, il faut trouver des nouveaux horizons de pêche pour les Turcs, qui ont épuisé les ressources de la mer de Marmara. Son discours mercantile sur la pêche continue : « Mais la mer est à tous, on ne peut pas empêcher les grands bateaux de venir pêcher dans la mer de Marmara ». Son analyse repose sur le fait que les petits bateaux gagnent moins que les grands et c'est pour cela qu'ils sont mécontents de leur présence dans les eaux de Marmara. « Chaque pêcheur connaît bien ses limites : s'ils pêchent trop, le prix du poisson baissera. La plupart d'entre eux ont une hypothèque des bateaux à la banque agricole et ils sont assez prudents sur la quantité de la pêche ».

Bayram Öztürk est plus qu'optimiste pour la pêche en Turquie, car selon lui, les pêcheurs turcs son beaucoup plus avancés techniquement que les pêcheurs européens. « La politique européenne de la pêche est un échec. On réussit très bien avec notre propre politique et il est préférable que les européens restent à côté ! » conclue-t-il.

GENCSANAT HER AY TÜM D&R'LARDA VE YAYSAT BAYILERİNDE!

ISSN 1307-0041 61
9 771307 004002

GENCSANAT

AYLIK GÜZEL SANATLAR DERGİSİ | EKİM 2011 | 2011-10 | NO 198 | 5 TL



SANAT PAZARININ SICAK NOKTASI: ME-Nİ-SA

LIAM GILLICK:
OLANLARIN SORUMLUSU ÇAĞDAŞ SANAT DEĞİL!

KURATÖRÜN SECİMİ: ESTETİK Mİ PRAGMATİK Mİ?

İSTANBUL'UN EKONOMİK REÇETESİ:
ÇAĞDAŞ SANAT

Akkavak Sk. Demet Apt. 4 A 34365 Nişantaşı Şişli - İstanbul / Turkey
t: +90 212 241 04 58 - 241 65 35 f: +90 212 246 67 68 e: gencsanatdergisi@gmail.com

Biennale d'Istanbul : « Sans titre »

Cela fait déjà un mois qu'Istanbul Modern accueille la 12e édition de la Biennale. Les commissaires de « l'événement culturel de l'année », Adriano Perdosa (Brésil) et Jens Hoffmann (Costa Rica), se donnent une tâche ambitieuse : sortir du cliché de la Biennale et de la biennalisation de l'art et créer une exposition d'un nouveau genre à Istanbul.



Pour ce faire, l'espace des bâtiments d'Istanbul Modern a été transformé spécialement pour répondre à la logique des œuvres présentées. Les hangars ont été organisés en petites salles, avec des passages en forme de labyrinthe inspirant aux spectateurs la continuité et le lien entre les artistes des quatre coins du monde. L'idée des deux conservateurs est de faire un projet uni, avec des liens thématiques entre les œuvres et de les rassembler en un même endroit, non pas dans la ville entière, comme c'était le cas les années précédentes. Ainsi ils mêlent l'histoire, la politique, les espaces pour permettre des associations d'idée dans l'esprit des visiteurs.

La Biennale 2011 est dominée par un mot : *Untitled*. Cet excentrisme vient de la muse de la Biennale d'Istanbul cette année, Felix Gonzalez-Torres, un artiste contemporain cubano-américain. Aucun de ses travaux ne sont présentés à la Biennale, mais

les thématiques de ses œuvres inspirent et déterminent la sélection des artistes qui y participent. Chacune des œuvres de Gonzalez-Torres est intitulée « *Untitled* » et seulement à côté, entre parenthèse, est mentionné le vrai titre. C'est la raison pour laquelle la Biennale porte le même nom.

L'art de Felix Gonzalez-Torres inspire les organisateurs de la Biennale avec ses sujets universels par le prisme minimaliste, qui ont souvent trait à la vie intime. Plutôt que de donner un titre et d'orienter la lecture des œuvres, les deux curateurs préfèrent laisser les interprétations libres aux spectateurs.

Felix Gonzalez-Torres croise politique et univers personnel, le public et l'intime dans ses travaux et cela inspire les deux conservateurs pour organiser la Biennale autour de cinq thèmes majeurs, avec une idée en tête : montrer le lien entre l'art et la politique et en parler ouvertement à travers la Biennale.



Les cinq salles

Abstraction est la salle qui montre la vision politique des artistes abstractionnistes d'une façon minimaliste à travers les objets du quotidien. La salle *Ross*, hommage au compagnon de Gonzalez-Torres, est la salle de ceux qui montrent le privé, l'espace intime, l'identité et l'amour, et finalement, la perte. À la recherche de l'identité, la salle *Passport* évoque l'aspect politique, les frontières physiques et la migration : ce sont les sujets de la restriction et de la discrimination. Toujours inspirée par l'art du cubano-américain, la salle *Histoire* nous invite à penser à l'histoire imaginaire, à sa réécriture et à ses lectures multiples à travers la confrontation entre l'histoire officielle et l'histoire humaine. Finalement, la salle *Mort par fusil* est organisée autour de la violence, la mort, la guerre dans nos vies en se concentrant sur les rôles de l'assassin, de la victime et de l'arme.

Sans véritable limite thématique, la Biennale permet aux artistes de s'exprimer sur une variété de sujets qui semblent universels. Et cependant, l'esprit de la révolution et de l'exclusion domine dans la plupart des œuvres. Une grande majorité des artistes sont engagés pour les événements au Moyen-Orient ou traitent de la révolution et de la guerre. En touchant des sujets d'actualité, la Biennale donne sa propre vision : celle de l'aspect intime, de la discrimination, de la place du monde intérieur et de la personnalité dans les grandes transformations. En unifiant les œuvres sur Israël, les révolutions en Amérique latine et la guerre au Vietnam, la Biennale inspire le sentiment d'harmonie et de lien entre les travaux de différents artistes et impressionne de par la similarité des voies d'expression des concepts comme la guerre, l'exclusion ou l'espace intime.

La Biennale 2011 « *Sans titre* » est ouverte à la visite jusqu'au 13 novembre à Antrepo 3 et 5 à Istanbul Modern.

* Tsvetelina Angelova et Marine Lagarde
Crédit photos : IKS

Exposition de groupe, *Untitled (Ross)*

Contrairement aux autres expositions de groupe de la Biennale, celle-ci tient directement son nom d'une œuvre de Felix Gonzalez-Torres, « *Untitled* » (Ross) (1991), représentant son compagnon, Ross, mort du sida cinq ans avant Gonzalez-Torres. Un portrait d'un genre particulier puisqu'il s'agissait d'un amoncellement de 175 pounds de bonbons. Œuvre interactive où le spectateur pouvait piocher parmi les sucreries et ainsi, manger une partie du corps de Ross, une manière de critiquer la répulsion de l'époque vis-à-vis des personnes atteintes du VIH.

Le fléau du virus du sida était alors – comme il peut encore l'être aujourd'hui dans l'esprit de certains – largement associé à la communauté gay. À travers les travaux exposés dans cette salle, on ressent la volonté des artistes de montrer au spectateur que le quotidien d'un couple homosexuel n'est pas si différent de celui d'un couple hétérosexuel avec, pour illustrer cela, la série de photos *Lesbian beds* de Tammy Rae Carland. C'est également l'occasion de rediscuter le concept de la famille, en délitement dans nos sociétés mais réinventé au sein des communautés gays comme l'illustre très bien *The black and white diary*, réalisé par Michael Elmgreen et Ingar Dragset. L'absence de pudeur de certaines des œuvres présentées ici – dont cette dernière – peut également être interprétée comme un message visant à exprimer la volonté de pouvoir se montrer en public sans crainte du regard d'autrui, sans honte. On peut ressentir la même chose avec la sculpture anthropomorphique *Black on black* de Juan Capistran qui évoque l'acte sexuel.

Une des œuvres de ce corpus, jarse de Kutluğ Ataman se place dans une logique bien plus polémique et politique. L'artiste, qui expose une autre de ses œuvres dans la même salle, a choisi d'encadrer sa fiche personnelle du service militaire. En parcourant les différents encadrés, on peut lire « aucun problèmes psychiatriques », « sa voix ne comporte pas d'intonations féminines », « n'a aucun problème avec ses camarades de sexe masculin », « ne s'intéresse pas aux femmes », et autres descriptions dignes d'une pancarte de zoo qui se terminent quelques encadrés plus loin par

« inapte à entrer dans l'armée, en temps de paix comme en temps de guerre – Cause : Homosexualité ».



Les intrépides soldats de plomb

Un jeu d'associations frappant est présenté par Ala Younis, auteur de *Tin Soldiers* [2010-2011] (Soldats en étain [2010-2011]) : plus de 12 000 soldats, de taille d'environ cinq centimètres, bien ordonnés dans leurs rangées, attendent les visiteurs de la Biennale. C'est une représentation proportionnelle des troupes qui ont participé aux conflits du Moyen-Orient pendant les révolutions arabes. Peints à la main, les petits guerriers portent les uniformes d'Égypte, du Liban, d'Irak, d'Iran, d'Israël, de Jordanie, de Palestine, de Syrie et de Turquie - les neuf armées impliquées dans le Printemps arabe. L'artiste d'origine koweïtienne nous les présente côte à côte, presque identiques, unifiés sous le drapeau de leur pays.

L'idée de l'exposition vient des recherches d'Ala Younis



sur les soldats participant aux conflits dans le monde arabe et leur perception personnelle de la guerre. Frustré par le nombre énorme de soldats mal armés, mal entraînés et poussés vers l'armée pour des raisons économiques ou suite à la propagande politique, l'auteur crée son installation de petits soldats métalliques avec l'idée de montrer leur côté inoffensif, voire pacifiste. Selon l'artiste, le Printemps arabe crée une nouvelle forme de solidarité entre les peuples arabes et une coordination, voire une symbiose, entre l'armée et les révoltés. En utilisant le symbole des petits

jouets, devenus populaires entre les deux guerres mondiales, à l'époque où le Moyen-Orient était engagé dans les guerres d'indépendance, l'auteur nous propose un regard sur le support silencieux des armées et leur volonté d'être les complices des peuples révoltés.

Les coups de cœur de la rédaction

- Zarina Hashmi, *Atlas of my world* (2001)
- Nazgol Ansarinia, *National Security Books series* (2006)
- Adriana Bustos, *World mapper* (2010)
- Ardmore Ceramic Art Studio, *collection de céramiques sur le thème du VIH*
- Catherine Opie, *série de portraits*
- Bisan Abu-Eisheh, *Bayt Byoot : "Playing house" 2008-11*
- Laetizia Battaglia, *série de portraits*
- Wael Shawky: *Cabaret Crusade : The Horror Show file* (2010)
- Martha Rosler: *Bringing the War Home: House Beautiful* (1967- 72)
- Camilo Yáñez : *National Stadium 11.09.09 Santiago, Chile*

İlber Ortaylı : une médaille pour récompenser symboliquement des convictions affirmées

Le 13 octobre 2011, le président du musée du palais de Topkapı, Monsieur İlber Ortaylı s'est vu remettre les insignes d'Officier dans l'Ordre des Arts et Lettres. Cette remise de médaille s'est déroulée à l'intérieur du fastueux Palais de France, lors d'une cérémonie où étaient conviés des proches de l'intéressé, ainsi que des invités de marque tels le consul général Hervé Magro, le maire d'Eyüp İsmail Kavuncu, ou encore l'illustre écrivain Yaşar Kemal.

İlber Ortaylı combine plusieurs fonctions : en plus de son poste au musée du Palais de Topkapı depuis 2005, il est aussi le représentant de la Turquie au sein du « Panel pour la paix et le dialogue entre les cultures » à l'Unesco.

La culture comme rempart contre la globalisation

Une soirée qui se révèle donc chargée en émotions pour tous les participants, et qu'İlber Ortaylı n'hésite d'ailleurs pas à politiser, à travers un discours de remerciement assez engagé. Il n'hésite pas à qualifier la culture française de « bouclier de protection » pour

l'élite turque, affirmant que les relations franco-turques sont une composante du processus d'occidentalisation du pays. Et il se montre virulent à l'égard de « l'allié » américain, en tonitruant, pour clore son discours : « Nous formons un choix qui nous préserve de l'américanisation ». Les Officiers dans l'Ordre des Arts et Lettres comptent donc un nouveau membre haut en couleur dans leurs rangs, qui cultive l'art de l'impertinence.

* M. M.



Osman Hamdi à l'honneur au Musée Pera

Après deux années de travail sur ce projet, l'exposition « Osman Hamdi et les Américains : archéologie, diplomatie et art » a enfin pris place dans les murs du Musée Pera.

Les œuvres sélectionnées sont diverses et variées : des peintures d'Osman Hamdi, des photographies archéologiques, des dessins datant du XIX^{ème} siècle, des lettres, des carnets de voyages... L'objectif étant de faire découvrir au public les archives des premières fouilles archéologiques menées par des Américains sur les terres de l'Empire Ottoman et ainsi de mieux comprendre les relations diplomatiques entre ces deux pays.

Le Musée expose également deux œuvres, jusqu'alors inconnues du public turc, puisque c'est la première fois qu'elles sont exposées en Turquie, « The Excavation at the Temple Court in Nipur » et « At the Mosque Door ». Ces deux travaux réalisés par Osman Hamdi ont joué un véritable rôle dans la collaboration archéologique entre les Ottomans et les Américains.

« Osman Hamdi et les Américains : archéologie, diplomatie et art » a lieu au Musée Pera à Istanbul du 15 octobre 2011 au 8 janvier 2012.

Istanbul et ses bonnes étoiles

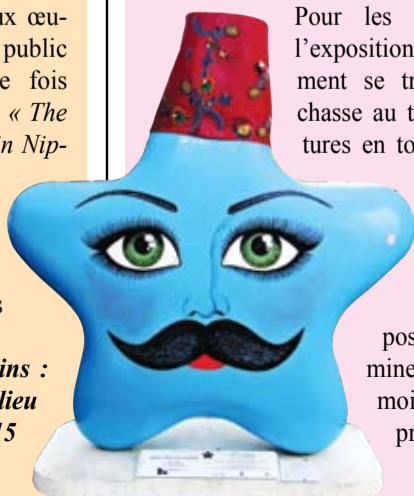
Depuis le 1er septembre, Istanbul ressemble à une voie lactée. En effet, de nombreuses statues en forme d'étoiles ont été disséminées de part et d'autre de la ville. Il s'agit de l'exposition Stars of Istanbul, organisée par des artistes turcs et une société de design, en partenariat avec UNICEF Turkey. L'objectif est double, puisqu'il s'agit grâce aux fonds récoltés, de venir en aide aux enfants, mais aussi de rapprocher deux univers qui ont rarement l'occasion de se croiser : le monde des artistes et le quotidien des habitants. « Nous avons choisi le symbole de l'étoile car ses cinq côtés représentent l'humanité et l'amour » explique Aziz Sarıyer, le designer à l'origine du projet. « Toutes les étoiles sont pour les enfants du monde entier » explique-t-il.

De Şişli à Bakırköy en passant par Beyoğlu et Kadıköy, la ville est envahie par toute sorte d'étoiles: bleues et argentées, en forme de personnage ou encore remplies de montages photos... Chaque étoile, à travers le dessin proposé, représente un droit des enfants. Une façon artistique et ludique de sensibiliser petits et grands.

Pour les plus joueurs, l'exposition peut rapidement se transformer en chasse au trésor et aventures en tout genre pour retrouver les 100 étoiles cachées.

Vous avez le temps, l'exposition ne se termine qu'à la fin du mois de novembre prochain.

* M. F.



Rencontrer Istanbul par Sophie Calle

Si vous avez déjà eu la possibilité d'aller à Sakıp Sabancı Müzesi, vous avez été sans aucun doute enchanté par la verdure relaxante et le bâtiment somptueux. Le célèbre musée propose à ses visiteurs une ambiance agréable pour savourer les œuvres d'art, mais cache aussi de bien nombreuses surprises. Jusqu'à la fin de l'année, le musée propose l'exposition For the last and first time de Sophie Calle, une artiste française plutôt provocatrice. Après son projet pour Istanbul 2010, elle revient dans la ville pour travailler sur la vie intime des locaux. Deux projets, liés avec l'image d'Istanbul, sont accueillis dans les salles de Sakıp Sabancı Müzesi.

Sophie Calle propose, notamment, une photographie avec les aveugles d'Istanbul, à qui elle pose une question : « quelle est la dernière image que vous avez vue ? » La perte de la vue, soit-elle erreur médicale, suite de violence ou de naissance, a marqué les sujets de son exposition. Mais So-

phie Calle entre dans le monde intérieur de ces gens et réussit à évoquer leur dernier souvenir et transformer cette émotion en image. Les portraits des 13 Stambouliotes choquent de par leur sincérité et avec les détails que les gens ont gardé dans leur

mémoire.

La deuxième partie de l'exposition nous montre la première rencontre avec la mer. Au centre, ce sont toujours les citoyens stambouliotes qui n'ont jamais eu la chance de voir la mer, dans cette ville entourée d'eau. La photographe française leur offre cette chance et leur demande de filmer ce moment de Voir la mer pour la première fois.

L'exposition de Sophie Calle montre des gens dépourvus de la faculté de voir dans un musée qui offre une vue splendide sur la mer – c'est son clin d'œil vers le public pour dire que même la simple possibilité de voir la mer, ne va pas de soi.

* T. A.



Inauguration de l'Académie culturelle de Tarabya

Le 13 octobre dernier, nous étions conviés dans la résidence d'été de l'ambassade d'Allemagne, située sur les bords du Bosphore, entre Sarıyer et Tarabya. Après le pot d'accueil, nous prenons place sous la tente, montée pour l'occasion dans les jardins de la résidence et laissant courir de part et d'autres des rangées de rosiers.

La cérémonie prend du retard, les organisateurs courent dans tous les sens, certains invités de premier choix semblent manquer à l'appel. La musique sélectionnée avec goût par DJ İpek nous aide cependant à patienter. Cette jeune femme turque use de ses platines et de sa bonne humeur pour détendre l'atmosphère.

Une demi-heure et quelques modifications du programme plus tard, la cérémonie peut commencer. C'est à ce moment là que l'on comprend d'où viennent ces quelques minutes de retard. Les deux invités-surprises, les ministres des affaires étrangères turc et allemand, MM. Ahmet Davutoğlu et Guido Westerwelle prennent place dans la salle, entourés de leurs gardes du corps. Ils ne feront, pour leur part, aucune intervention. S'enchaînent alors les prises de parole de M. Pohl, l'ambassadeur d'Allemagne en Turquie, du Secrétaire d'Etat turc chargé de la culture, de Brita Wagener, consule générale d'Allemagne en Turquie, de députés allemands et bien d'autres. Tous ont alors

rappelé les liens d'amitié unissant les deux pays et souligné l'importance de la fondation

d'une telle académie afin de faire travailler ensemble des artistes turcs et allemands. Alors que nous fêtons cette année le 50^{ème} anniversaire de l'immigration turque vers l'Allemagne, l'objectif principal est de permettre un échange et une meilleure compréhension entre les deux cultures.

S'en suit alors un concert avec tout d'abord le ténor Hakan Aysev, accompagné au piano par S. Tuluğ Tirpan nous proposant trois morceaux – l'un de Schumann, l'autre de Schubert et le dernier de Strauss. Klaus Reichert, le président de l'Académie allemande de langue et de littérature prend alors la parole avant de laisser place au deuxième concert, celui de l'orchestre d'Istanbul avec, entre autres, la chanteuse Sertab Erener qui avait remporté l'Eurovision en 2003, la joueuse de Ney Burcu Karadağ, accompagnées par la danseuse Su Güneş Mıhladız qui nous a offert une danse mevlevi revisitée. La cérémonie se clôture, après ce concert époustoufflant, par un dîner-buffet à l'intérieur de la résidence d'été.



Pegasus relie la Turquie à la province

4 fois par semaine, Pegasus offre la possibilité de s'envoler à partir d'Istanbul vers Saint-Etienne, Mar-

seille et quotidiennement à destination de Paris Orly. La compagnie aérienne propose des prix imbattables à partir de 59.99 euros TTC l'aller simple.

Plus d'informations sur le site <http://www.flypgs.com/fr>



Vitis Vinifera

Le rituel du beaujolais



* Ayhan Cöner

La plantation des ceps de vigne et la récolte de ses premiers raisins, au fond, c'est une naissance. Cette naissance se répète chaque année dans toutes les régions

vinicoles. Parmi celles-ci, il y a deux régions qui présentent une différence notable. Bourgogne et Beaujolais ! Leurs vins ne se ressemblent en aucun point. L'un se déguste vieux, l'autre jeune. Ils ne se situent pas dans la même catégorie. Le Beaujolais s'élabore à partir de raisins Gamay. Les raisins cueillis à la main selon des méthodes classiques ayant été mis à fermenter dans un milieu à haute teneur en dioxyde de carbone selon une technique de macération carbonique propre à cette région, le jus de raisin se fermente dans le raisin pendant le pressurage. Entretemps, les raisins qui dans le fond de la cuve sont soumis à la fermentation conventionnelle ont leurs sucres transformés en éthanol. Ce mélange donne un résultat à faible teneur en tanin, fortement fruité et à haute teneur en acide. Le laps de temps qui s'écoule entre les vendanges et la mise en bouteille est parfois inférieure à 6 semaines. Aux quatre coins du monde, des millions de bouteilles de « Beaujolais Nouveau » sont distribuées en même temps chaque année, le 3ème jeudi du mois de novembre, et ce jour est officiellement célébré dans toutes les représentations françaises. Hormis pour le Beaujolais, les Français n'ont jamais fait autant de promotion pour aucun vin de leurs régions. Pourquoi donc ?

Le passé du Gamay remonte à l'an 950 avec son arrivée en Beaujolais, du nom du premier seigneur de Beaujeu.

Le Duc de Bourgogne Philippe Le Hardi ayant interdit en 1395 le raisin Gamay et ordonné le retour au Pinot Noir, le Gamay a cependant repris son voyage pour devenir aujourd'hui un emblème national.



A l'origine de la réussite d'aujourd'hui, la contribution des grands producteurs Georges Duboeuf et Louis Jadot est indéniable. Le Beaujolais compte 10 crus célèbres, différents les uns des autres. Il y en a quatre au corps charnu et que l'on peut laisser vieillir jusqu'à dix ans : comme le Julienas qui, depuis la période gallo-romaine, tient son nom de Jules César ; le Moulin à Vent, le Chénas et le Morgon. Trois autres crus, le Côtes de Brouilly, le Fleurie et le Saint-Amour, doivent vieillir en bouteille au moins un an et être bus endéans au plus tard quatre ans. Les trois crus restants, le Brouilly, le Régnié et le Chiroubles, doivent être consommés dans la même année car leur goût fruité et aromatique ainsi que leurs odeurs florales ne peuvent résister longtemps. Pour pouvoir comprendre l'exceptionnelle réussite du Beaujolais qui s'est étendue dans le monde entier, du

Japon en Amérique, il faut être très bon psychologue, davantage qu'œnologue. En effet, le mois de novembre est peut-être le mois le plus triste de l'année. Même l'été indien est terminé, et il ne reste

de l'été que les photos. Noël est encore loin, et les grèves sont proches. Les gens attendent un sauveur, et le Beaujolais surgit comme un amour tout neuf dans ces jours moroses. Après les vendanges, autant dire que cette apparition est comme une deuxième naissance.

De nos jours, les gens qui sont à des lieues de comprendre la philosophie du Beaujolais jalouent la réussite de ce vin et ses orchestrateurs, et arguent qu'il est injuste qu'un vin qui se boit si jeune accède à une telle réputation. Malgré tout, le Gamay donne chaque année la meilleure réponse à Philippe Le Hardi et aux détracteurs du Beaujolais. Vous aussi, le soir du 3ème jeudi de novembre, n'oubliez surtout pas de déboucher votre Beaujolais à minuit et de poursuivre le rituel.

* Ayhan Cöner
ayhan.coner@ritz.edu

La Suite d'une passion sans fin

Situé face au Vieux-Port de La Rochelle, La Suite est un bistronomique (contraction de bistrot et gastronomique). Le Chef de cuisine, Johan Leclerre — Meilleur Ouvrier de France 2007, élève d'Alain Ducasse, Pierre Gagnaire et Michel Troigros — souhaite faire découvrir à ses clients une nouvelle expérience à travers un concept branché où l'on peut, au choix, venir boire une coupe au bar puis passer dans le salon mitoyen pour déguster une cuisine française avec de grands classiques, comme le tartare de bœuf, ou une cuisine plus contemporaine, avec le sandwich au homard. « Comme le lieu est grand, l'idée est de faire bouger les gens » explique le couple. Le restaurant est équipé d'un salon fumoir qui domine la salle principale et le bar à Champagne. La Suite offre aux plus fines bouches la possibilité de déguster les plats dans le salon VIP,



sez singulière : un verre de vin (possibilité de découvrir 11 références au verre) en accord avec chaque plat. L'on peut également se laisser guider par le sommelier qui affectionne particulièrement les belles Maisons. En guise d'amuse-bouche, l'œuf dans l'œuf au caviar, vous mettra rapidement en condition pour vous échapper en mer avec le nem de homard, émulsion de soja, vinaigre de riz suivi d'un filet de sole meunière au beurre blanc, sucrose et gnocchis. Retour sur terre avec un ris de veau, croustillant arrosé au beurre moussé et son émulsion de wazabi savamment dosée. Prenons le temps de ne pas trop diligenter un moment aussi agréable, optons pour un pré-dessert : un Suite, carré de chocolat praliné recouvert d'une feuille d'or et accompagné d'une boule glace vanille. Et enfin, pour finir divinement, mon coup de cœur pour un soufflé au Grand Marnier et un petit plaisir d'enfance avec le cube de nage de fraise et son sucre qui crépite en bouche.

Le couple Leclerre a réussi à créer une suite harmonieuse, en prolongement du Vieux-Port de la Rochelle, où l'on peut s'échapper à travers une escapade gourmande qui suscitera tous vos sens à travers terre et mer.

* Daniel Latif



Johan Leclerre

où la configuration est plus gastronomique, avec vue sur la mer. Le couple Leclerre n'a pas omis les petits détails, garants d'originalité et de confort, comme les portes sacs à chaque table et leurs fourchettes au design cagouille ainsi que leurs propres couteaux faits sur mesure, gravés La Suite, pour avoir une meilleure mise en bouche des plats.

La carte, composée d'une variété de prix et de plats, propose une option dégustation as-

Découverte de la cuisine de rue avec Kitchen Guerilla



Après avoir lancé le concept à Hambourg puis l'avoir proposé à Deauville ou encore en mer sur un bateau ou dans un camp de réfugiés à Bâle, le collectif de cuisiniers mobiles a enfin pu continuer l'aventure en Turquie, terre d'origine de ses créateurs. Le thème de la soirée ? La cuisine de rue.

Ce soir là, nous entrons donc dans un grand appartement, caché au fond du Suriye Pasaji dans İstiklal Caddesi. À l'entrée, les hôtes nous donnent une myriade de tickets de toutes les couleurs qui doivent nous permettre de déguster les différents plats proposés. Les fenêtres du fond offrent ici une vue imprenable sur le Consulat de Russie, situé en contrebas et sur les rives du Bosphore, merveilleusement illuminées à la tombée de la nuit.

Après un bref petit tour des lieux et une tentative désespérée de trouver un membre du collectif, nous décidons d'utiliser notre ticket bleu pour commander une boisson puis nous nous laissons tenter et cédon le vert contre un fruit atypique, de la famille du melon mais se dégustant comme un

concombre. Ici, pas de serveur en chemise blanche et pantalon noir, pas non plus de menu, mais de véritables stands de vendeurs de rue, installés dans chacune des pièces du vaste appartement. Nous vogueons ainsi de salles en salles, du vendeur de moules farcies à celui d'ıçli köfte – sorte de beignets à la viande – en passant par le chariot de piliçli pilav (riz au poulet).

Pour Kitchen Guerilla, comme nous l'explique Coral, l'un des fondateurs, l'idée est de mêler art et cuisine et de chercher, partout où ils se déplacent, à percer l'authenticité de la cuisine locale, la proposer au public pour les faire s'installer au centre de la vie sociale de chaque endroit.

Peut-être aurez-vous un jour, au cours de l'un de vos voyages, l'occasion de croiser le chemin de ces globe-trotters de la tambouille... Si vous ne faites pas confiance au hasard, vous pouvez tenter votre chance en demandant leur programme à cette adresse : chef@kitchenguerilla.com

* Marine Lagarde

Hôtel Taşkonaklar

L'Hôtel Taşkonaklar vous accueille au cœur de la Cappadoce. Situé à Uçhisar, surplombant la superbe vallée des Pigeons, ce petit établissement est un « boutique-hôtel » au style authentique, hébergeant un petit nombre de clients. L'accueil sur mesure est garanti et chaque chambre offre un charme différent : troglodyte avec voûte ou avec terrasse personnelle et vue sur la vallée. Le village d'Uçhisar, point culminant de la Cappadoce, est le point de départ idéal d'excursions dans la région la plus spectaculaire de Turquie.

Renseignements : www.taskonaklar.com



Plovdiv – Des siècles d'Histoire en miniature

Dans le sud du pays, entre deux montagnes et sur le fleuve Maritza, dans la vallée des Thraces, Plovdiv est une des destinations touristiques incontournables en Bulgarie. Comparée à Rome, Plovdiv est une des plus anciennes villes d'Europe.

Il était une fois à Plovdiv

Plusieurs légendes s'entremêlent pour raconter l'histoire de Plovdiv et la beauté de la région. Les mythes sur la fondation de la cité sont nombreux, mais le plus célèbre raconte que la ville a été fondée par le fils de deux amoureux, punis par Poséidon : la jolie Rhodope qui rejette l'amour de Dieu et préfère rester avec son bien aimé Hemus. Dans sa colère, le dieu des mers les transforme en deux montagnes qui entourent Plovdiv aujourd'hui. Une autre légende lie l'histoire de Plovdiv au destin d'un guerrier orgueilleux. Enrôlé dans les conquêtes de l'armée de Philippe de Macédoine, il oublie sa famille et sa ville natale – Plovdiv. Souffrante à cause de l'absence de son enfant, sa mère le maudit de sorte à ce qu'il se transforme en pierre s'il revient à la maison. Ainsi, dans un de ses voyages, le guerrier passe par Plovdiv avec ses six chameaux et c'est alors qu'ils se transforment tous en pierres – ce sont les sept collines, sur lesquelles est construite la ville.



La ville aux peuples mêlés

Les auteurs grecs de l'Antiquité décrivent les beautés d'Evmolpiada – le nom de Plovdiv à l'époque. Il est difficile de dire de quand date la ville, mais on suppose que c'est avec la sédentarisation des Thraces, les premiers habitants des Balkans, que la ville a été construite. Plovdiv devient rapidement un centre artisanal et attire la population aisée - les trésors trouvés lors des travaux archéologiques, comme des bijoux et de la vaisselle en or, témoignent de cette époque fastueuse pour la ville.



Plovdiv, avec ses richesses séduisantes, est une des conquêtes de Philippe de Macédoine. C'est pourquoi la ville prend son nom – Philipopolis. Cette période d'occupation de Plovdiv est le temps de la construction de la forteresse qui arrête pour une longue période l'invasion romaine. Finalement vaincue, la ville prend le nom de Trimontsium – la ville des trois collines en traduction latine. La cité devient le centre de la province Thrace Romana et elle dispose de son propre gouvernement. Des stades, des théâtres et des routes sont construits à Trimontsium – alors l'une des villes les plus importantes de l'Empire romain.

Au moment de la fondation de l'Etat bulgare au VII^e siècle, la ville devient une des forteresses frontalières les plus importantes du nouvel Etat. Les noms de la ville continuent de changer et de se transformer, et le nom Plovdiv apparaît pour la première fois au XI^e siècle. Le renforcement économique augmente la population de la ville et elle s'élargit aux sept collines qui l'entourent, qui sont le symbole de Plovdiv aujourd'hui.



La ville fleurissante de l'Empire

Plovdiv est une ville de carrefours – traversée par le chemin vers Constantinople, elle est à la fois centre commercial, culturel et ville-forteresse. Avec l'invasion Ottomane en Europe, la Bulgarie perd son indépendance, et Plovdiv s'avère au cœur de l'Empire. La ville prend le nom de Filibe et devient une des villes principales de l'Empire ottoman en Europe, sur un pied d'égalité avec Edirne.

La période Ottomane n'est pas une période sombre dans l'histoire de la ville – en revanche, pendant cette époque, Plovdiv est la racine de l'identité bulgare. Milieu d'intellectuels, d'écrivains et des mécènes bulgares, Plovdiv est la ville où la première école ouvre ses portes. La nouvelle bourgeoisie bulgare, formée pendant la Renaissance nationale (XVII^e-XVIII^e siècles), trouve à Plovdiv une ambiance favorable pour le commerce et l'échange des idées politiques. Ces bourgeois sont des jeunes éduqués en Russie, en France ou en Allemagne, qui ont l'esprit entrepreneurial et sont ouverts aux nouvelles idées politiques influentes en Europe.

À la libération de la Bulgarie, en 1878, le traité de San Stephano prévoit l'élargissement du territoire bulgare jusqu'à la mer Egée. Suite à la pression politique des pays européens, le traité n'est jamais réalisé et plus encore, le sud des terres bulgares, avec Plovdiv comme ville centrale, reste un protectorat ottoman. C'est le temps où Plovdiv devient un symbole de l'identité bulgare. Avec l'aide de certains hommes de lettres et d'activistes politiques bulgares, le 6 septembre 1885 un coup d'Etat à lieu à Plovdiv – les deux parties de la Bulgarie sont finalement réunies.



Plovdiv au visage moderne

Aujourd'hui Plovdiv, c'est la culture. Ce n'est pas uniquement l'héritage de l'Antiquité qui se perçoit à chaque recoin de la ville, mais surtout la nouvelle vague d'artistes bulgares qui trouvent à Plovdiv leur inspiration et lieu de travail. Plovdiv offre une ambiance culturelle typique, qui marie l'Histoire aux rites et à l'art des différentes civilisations, tout en offrant le confort et la modernité d'une grande ville.

De la principale rue piétonne de la ville, bondée de boutiques de marque, il y a juste quelques marches qui séparent le visiteur de l'Ancien Plovdiv. En montant dans les rues en pierres taillées, entre les maisons de la période de la Renaissance bulgare, les boutiques d'antiquaires, les galeries et les églises, ce quartier plonge le visiteur dans une autre époque. Une vue panoramique de la ville émerveille les visiteurs de l'amphithéâtre romain dans ce même quartier. Restauré dans les années 70, avec



une acoustique parfaite, l'amphithéâtre est la scène de concerts, festivals et performances artistiques pendant les soirées estivales. Dans le centre-ville, les arènes romaines émergent entre les bâtiments nouveaux et rappellent les époques lointaines de l'Histoire. Pour observer l'énorme variété culturelle de la ville, il suffit d'aller à la place Cumaya. En face, c'est Cumaya Camii, rénovée en 2008, une des plus grandes mosquées en Bulgarie. Derrière elle, il y a des maisons de la Renaissance. Plus bas apparaissent les épaves du stade romain. Sur les petites tables de la place, ce sont les ateliers des peintres et des bijoutiers. Au milieu de la place se dresse la statue de Philippe de Macédoine, le tout entouré par des banques, des boutiques et des restaurants chics. Plovdiv est une ville multiculturelle, sans dépasser les 400 000 habitants. Les cultures bulgare, turque, arménienne, juive, catholique coexistent dans la ville pittoresque. Au-delà du temps, Plovdiv garde le souvenir des époques passées. Bon à savoir – à cause des cinq siècles de joug ottoman, le vocabulaire turc est commun dans la ville. Kucuk Paris et Karsi yaka sont deux des quartiers de la ville, les collines portent des noms comme Sahat tepe, Cendem tepe, Bunarcik. Et si vous demander à quelqu'un « Ca va ? » le plus souvent là réponse est « Aylak ».

* Tsvetelina Angelova





CHAMBRE DE COMMERCE D'ISTANBUL

Notre Objectif est :

La Turquie qui joue un rôle efficace dans le monde entier

avec toutes ses régions développées et avec tout son peuple serein.

Dans le cadre de ce but, nous réfléchissons, nous organisons et nous réalisons.

Voici certains de nos projets actuels destinés pour la Turquie et pour le monde des affaires turc:

- Istanbul World Trade Center (IDTM)
- L'Université de Commerce d'Istanbul
- La construction des écoles pour le Ministère d'Education Nationale et des cours pour la formation professionnelle
- Les projets culturel et touristique pour la Péninsule Historique
- La protection et la restauration des richesses historique et culturelle
- La Bourse de Sous-traitance Turquie
- Le programme de « Premier Pas à l'Exportation » pour les PME
- Les activités de soutien à l'éducation, à la culture et au sport
- Les foires et les expositions



CHAMBRE DE COMMERCE D'ISTANBUL

Reşadiye Cad. 34112 Eminönü - İSTANBUL Tel: (0212)455 60 00 Fax: (0212) 513 15 65 - 520 16 56

www.ito.org.tr

Aujourd'hui la Turquie

Arts à l'école



www.aujourdhuiturquie.com

N° ISSN : 1305-6476

Supplément gratuit, numéro 79, Novembre 2011 d'Aujourd'hui la Turquie

Pour une vraie pédagogie... ou l'expérience de l'esthétique

Sciences, Littératures, Musiques, Théâtre, Photographie, Peinture, Sculpture, Architecture... les domaines ne manquent pas et « les arts à l'école », dans leur ensemble, constituent une vraie source pour une pédagogie qui vise une éducation intégrale et de qualité. Les

arts à l'école, c'est amener au quotidien l'expérience à l'esthétique, celle qui élève l'esprit, amène l'élève, le jeune, l'adulte à l'intériorité, au questionnement, à l'esprit critique. Cette pédagogie, par sa relation au beau, éveille aussi à la connaissance de l'autre différent et à

l'importance de ce qu'on réalise ensemble. Au fil de ces pages, vous en découvrirez certaines facettes. Le Lycée Notre Dame de Sion sera heureux de vous accueillir à ces différentes manifestations culturelles ouvertes à tous.

**Yann de Lansalut - Proviseur -*

Quand le musée va à l'école

Le musée est école. L'inverse ne saurait être, bien que l'on trouve à l'école des tableaux et des maîtres. La craie des uns s'efface après usage laissant, souhaitons-le, sa trace dans la mémoire des élèves. La voix des autres s'entend longtemps après dans les savoirs qu'ils nous ont transmis au quotidien. Le savoir relève de l'acquis. Il est apprentissage, sans limites et sans frontières. Il s'irrigue de toutes les influences qui nous imprègnent : famille, écoles, amis, lieux, nature, cultures, arts... Le rapport à l'art est l'un des plus personnels qui soit : il est par essence subjectif car il met en regard deux « sujets » : l'œuvre et chacun d'entre nous qui vient à y être exposé. Toute exposition comporte un risque : pour l'artiste d'être apprécié ou non, reconnu, voire incompris ; pour nous d'être indifférents, touchés, déçus, voire dérangés.

Cette confrontation ouvre le champ à une infinité de visions propres à chaque maître que l'on nomme grand lorsque sa singularité rejoint l'universel. Elle participe de cet humanisme compris telle une communauté de différences respectueuses les unes des autres qui enrichissent le vivre-ensemble. Elle donne la possibilité d'accès à un mode de connaissances sensible, émotionnel, intuitif aussi constitutif de notre être que la pensée rationnelle. Il ne serait pas de raison d'en priver l'école et celles et ceux dont elle a la responsabilité de développer la culture et les sensibilités cognitives. Certes ont-ils parfois, et certains plus que d'autres, l'opportunité récréative d'accompagner leurs proches au musée ou d'y faire des visites guidées dans le cadre scolaire. Le contact direct avec les œuvres d'art est bien sûr irremplaçable. Il demande cependant

des commentaires fondés et adaptés à l'auditoire jeune et, dans la mesure du possible, une durée compatible avec la capacité d'intérêt et d'attention des élèves, inversement proportionnelle au nombre d'œuvres exposées !

L'essentiel reviendra toujours à l'éducateur

Si l'art a une Histoire, chaque œuvre a aussi la sienne. C'est de cette évidence que procède la démarche de faire venir le musée à l'école. Cette démarche à la fois pédagogique et participative se propose de mettre au service de l'enseignant des supports utiles à sa médiation entre les élèves et les œuvres présentées. L'importance de son rôle tient à ce que l'art est questionnement : l'art suscite des interrogations sur le pourquoi et le comment, l'intention et la réalisation, le conscient et l'inconscient, l'artiste et l'œuvre.

(lire la suite page IV)

Expo Vinci



Elisabeth de Balanda

Le Lycée NDS accueillera de la fin novembre à la mi-janvier 2012, l'exposition « Femmes et Paysages – Léonard de Vinci ». L'occasion de mieux comprendre le rapport entre le corps des femmes et la nature à travers les œuvres du célèbre peintre italien.

(lire la suite page IV)

Concerts



Mehmet Mestci

De nombreux concerts auront lieu au lycée dans le cadre des « Journées baroque ». Rencontre avec Mehmet Mestci pour discuter de la place qu'occupe ce genre musical en Turquie.

(lire la suite page III)

Musique



Emmanuelle Beaufile

Emmanuelle Beaufile est professeur de musique à NDS, elle nous parle de la musique baroque et de l'intérêt pédagogique de son enseignement.

(lire la suite page III)

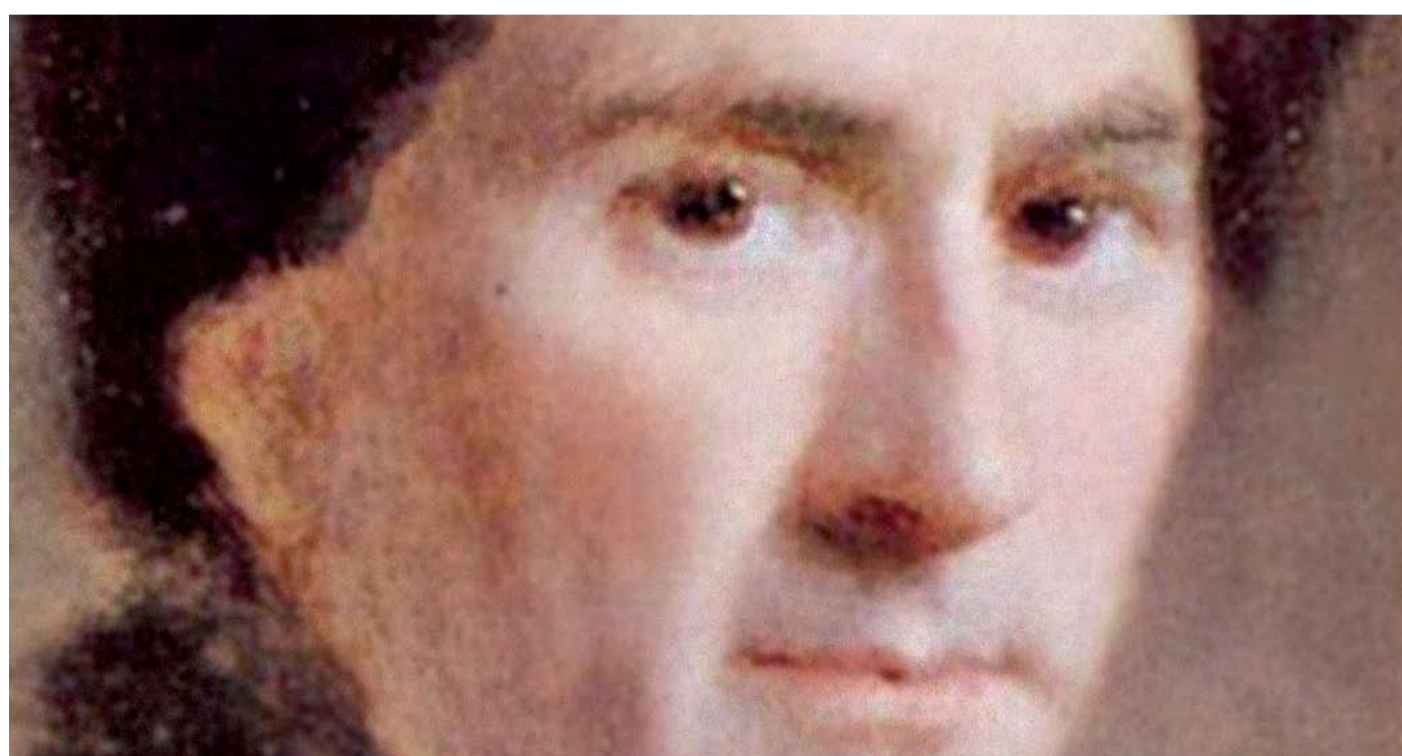
« En français dans le texte »



Enis Batur

Le lycée NDS organisera au printemps prochain une série de conférences et d'expositions à partir d'ouvrages écrits et publiés en français par d'éminents auteurs turcs. L'évènement est organisé en collaboration avec l'écrivain francophone Enis Batur et les Editions Norgunk.

(lire la suite page III)



Jean-Jacques Rousseau et la Turquie à NDS

À l'occasion du tricentenaire de la naissance du célèbre écrivain et philosophe Jean-Jacques Rousseau, le lycée Notre Dame de Sion organise une série d'événements autour de l'auteur. Un colloque international, une exposition ainsi que différents concerts auront lieu au printemps 2012 à NDS. Martin Stern, docteur en philosophie et spécialiste de Rousseau, est le coordinateur de ces manifestations. *(lire la suite page II)*

Jean-Jacques Rousseau et la Turquie à NDS (Suite de la page 1)

« J'espère, à travers cet événement, qu'un large public découvrira davantage de choses sur la vie et la pensée de Jean-Jacques Rousseau » explique Martin Stern. Le célèbre philosophe sera à l'honneur tout au long de l'année 2012, tant en Suisse qu'en Turquie, grâce à l'initiative, notamment, du directeur du lycée, Yann de Lansalut. Mais Martin Stern et son équipe ont fait le choix de se focaliser sur un aspect peu connu mais non moins intéressant du personnage : les liens subtils qui existent entre Rousseau et la Turquie d'hier et d'aujourd'hui.

Seuls les fins connaisseurs, ou les personnes de passage à Istanbul qui ont eu la curiosité de s'aventurer vers la tour de Galata, le savent : le père de Jean-Jacques Rousseau a été l'horloger du Sultan de 1706 à 1711, juste avant la naissance de l'écrivain à Genève en 1712.

« Dans l'œuvre littéraire de Rousseau, on retrouve des allusions à la « Sublime Porte », un terme souvent utilisé à l'époque pour parler de l'Empire Ottoman » explique Martin Stern.

Preuve que, même si le philosophe n'a passé que les onze premières années de sa vie auprès de son père, les souvenirs d'une vie passée sur les rives du Bosphore étaient intacts et la culture ottomane bel et bien présente au sein du foyer.

« Mais je souhaite, plus précisément, faire le chemin dans les deux sens. Aller de Jean-Jacques Rousseau à la Turquie et de la Turquie à Jean-Jacques Rousseau ».

Car si l'intérêt que Rousseau portait à la « Nouvelle Rome » est peu connu du grand public, celui d'Atatürk, le fondateur de la République turque, envers le siècle des Lumières, est ancré dans les esprits.

« Ce qu'il faut bien savoir, c'est toute la théorie politique de Rousseau est fondée sur une fiction » rappelle Martin Stern, « il n'a jamais eu la prétention de proposer un modèle politique qui serait applicable ici ou là. Toutefois, son ouvrage *Le Contrat Social*, qui est une sorte de modèle idéal d'une démocratie parfaite, a été une grande source d'inspiration pour Atatürk au moment de la création de la République de Turquie en 1923. »

C'est notamment un des thèmes qui sera abordé lors du colloque international qui aura lieu du 2 au 4 mai 2012. Toutefois, Martin Stern reste prudent sur le sujet : « cette source d'inspiration se traduit concrètement dans la Turquie actuelle, mais pour en savoir plus, il faudra venir écouter les intellectuels turcs et les spécialistes de la Turquie pendant le colloque » poursuit-il amusé.

C'est principalement *Le Contrat Social* et *l'Emile*, qui ont une résonance en Turquie. Et Martin Stern de préciser qu'« en ce qui concerne la réception de Rousseau, il y a de grandes différences d'un pays à l'autre, en fonction des sensibilités propres aux cultures et à l'histoire. Au Japon, par exemple, Rousseau est très connu pour ses romans. Mais en Turquie, c'est surtout l'œuvre philosophique qui est populaire ».

Si Rousseau occupe une place certaine dans le paysage turc actuel, il n'en est pas, pour autant, l'idole du pays, nuance le coordinateur de l'événement. « Atatürk était un grand lecteur de plusieurs auteurs de cette époque. Le positivisme d'Auguste Comte l'a également beaucoup inspiré. Disons que le père fondateur de la Turquie était surtout intéressé par cet esprit global du Siècle des Lumières, par les idées de libéralisation et de progrès des sciences et des arts ».

Un printemps 2012 Rousseauiste

C'est afin de réfléchir aux liens entre Rousseau et la Turquie que Martin Stern, aidé d'un comité scientifique composé d'éminents spécialistes et avec le soutien de nombreux partenaires, organise un colloque international sur ce thème. La revue trilingue *Littera Edebiyat Yazıları* publiera les actes du colloque dans un numéro spécial « Jean-Jacques Rousseau et la Turquie » à la fin de l'année 2012.

Martin Stern a lancé un appel à communications et attend de recevoir toutes les propositions pour fixer le programme définitif.

Toutefois, de grands thèmes se sont très vite imposés à l'équipe. Martin Stern ne résiste pas à la tentation d'en dévoiler, d'ores et déjà, une petite partie. « Il y a des écrits de la main de Rousseau sur la Turquie qui sont inédits. Ils font partie du fonds Dupin. De 1745 à 1751, Rousseau a été le secrétaire de Madame Dupin qui projetait d'écrire plusieurs ouvrages, dont un sur les femmes. Dans cet ouvrage, il y a une partie sur les femmes de Constantinople, manuscrite de la main de Rousseau ». Un autre ouvrage de la même époque et rédigé par le philosophe est consacrée aux empereurs de Constantinople. Ces manuscrits inédits sont peu connus, même des chercheurs, mais sont d'une réelle importance pour mesurer les connaissances livresques de Rousseau.

« Cela fait partie des bonnes surprises survenues au cours de notre travail de recherche » explique Martin Stern, « je connaissais l'existence du fonds Dupin, mais je n'avais aucune idée de ce qu'il y avait dedans. J'espère que nous pourrons en exposer quelques pièces dans le cadre de l'exposition ».

Si le colloque international devrait surtout porter sur l'influence intellectuelle et littéraire de Rousseau en Turquie, l'exposition, qui se déroulera du 2 mai au 2

juin 2012, a pour objectif de présenter le personnage à travers ses liens affectifs et intellectuels avec le monde ottoman. Rousseau philosophe, Rousseau écrivain mais aussi Rousseau musicien...

Un dernier point sur lequel Martin Stern insiste beaucoup. « Il y a déjà deux concerts prévus » explique-t-il, « une représentation du « Devin du village par Orchestra Sion » et un programme proposé par la chanteuse franco-turque Chimène Seymen autour des relations musicales entre la France, l'Italie et l'Empire ottoman au temps de Jean-Jacques Rousseau ». J'ai le souci de mieux faire connaître la vie musicale de Rousseau » ajoute le professionnel qui a rédigé sa thèse sur ce sujet (voir encadré). Les deux

concerts seront interprétés avec des musiciens de l'ensemble baroque français, Les Paladins, dirigé par Jérôme Correas.

D'autres spectacles seront organisés avec les lycéens de Notre-Dame de Sion pour qui cette année sera, pour sûr, placée sous l'effigie de Jean-Jacques Rousseau.

Les élèves de 11^{ème} devront, quoi qu'il advienne, se plonger dans ses pensées, puisque Rousseau fait partie des philosophes au programme. Mais la rentrée scolaire ne fait que commencer, alors laissons-leur le temps d'ouvrir leurs livres.

Quant à Martin Stern et son équipe, ils poursuivent l'organisation de ces événements, toujours à l'affût de nouvelles idées. Martin Stern continue ses allées et venues entre Istanbul et Genève pour achever ce travail de recherche qui lui tient personnellement à cœur.



« Ils sont nombreux, de la France à la Turquie en passant par la Suisse, à avoir accepté de consacrer du temps et de participer aux recherches, afin que le projet puisse voir le jour. Martin Stern tient à les remercier : M. de Lansalut, le directeur du Lycée NDS

Ils sont partenaires :

Le Consulat Général et l'Ambassade de Suisse

La Ville de Genève

Le Consulat de France à Istanbul

L'Institut Français d'Istanbul

L'Institut Français d'Etudes Anato-

liennes (IFEA)

Différentes associations telles que la

Société Française d'Etudes du XVIII^e

siècle, le Comité Européen Jean-Jacques Rousseau - dont le Président

Rémy Hildebrand sera commissaire

de l'exposition aux côtés de Martin Stern -, la « Rousseau Association »

et la revue trilingue *Littera Edebiyat Yazıları*.

Le saviez-vous ?

Jean-Jacques Rousseau vouait une véritable passion pour la musique. « Il faut assurément que je sois né pour cet art, puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, et qu'il est le seul que j'ai aimé constamment dans tous les temps » a-t-il écrit dans ses Confessions.

Diderot et d'Alembert avaient même choisi Rousseau pour écrire les articles sur la musique dans l'Encyclopédie.

Jusqu'à 40 ans, l'ambition du célèbre philosophe était de réussir sur la scène musicale. Mais trop de concurrence avec les grands musiciens de l'époque tels que Jean-Philippe Rameau, et une pointe de provocation de la part de Rousseau, l'ont écarté du milieu musical. « Il a tenu des propos particulièrement viru-



lents notamment dans 'La lettre sur la musique française', explique Martin Stern. Toutefois, pour les musiciens professionnels, il ne fait pas de doute que Rousseau connaissait parfaitement toutes les techniques musicales de son

temps. « Il y a un Dictionnaire de musique rédigé par Rousseau. Il est toujours utilisé à l'heure actuelle » poursuit-il. « Il a été mêlé aux querelles musicales jusqu'à la fin de sa vie, mais cela ne l'a pas empêché de continuer à composer et à copier de la musique, cette dernière activité lui ayant assuré une bonne partie de ses

revenus. Les concerts que nous organisons sont une occasion supplémentaire de faire découvrir cette partie de l'œuvre qui est fondamentale pour lui ».

Jean-Jacques Rousseau et son manteau

Martin Stern a décidé d'illustrer l'événement avec un portrait peint par le principal représentant des portraitistes anglais du XVIII^{ème}, Allan Ramsay. Ce choix n'a rien d'anodin. « Le costume que porte le philosophe sur le portrait est une sorte de déguisement qui a un caractère oriental visible et que l'on a appelé 'le manteau arménien de Rousseau', explique le coordinateur de l'événement. A cette époque, se faire passer pour un Arménien signifiait que l'on appartenait à une minorité chrétienne acceptée par les autorités musulmanes. Dans l'Empire Ottoman, la communauté arménienne, de même que les commu-

nautés orthodoxe et juive, jouait un rôle important, notamment dans le domaine du commerce de la soie. « Le choix de Rousseau de porter quotidiennement ce 'manteau arménien' est, entre autres raisons, à mettre en relation avec le séjour de son père à Constantinople »,

affirme Martin Stern avant de conclure « c'est cela, le but de l'exposition : présenter tous ces fils d'or qui traversent 'le manteau arménien' de Jean-Jacques Rousseau ».



NDS à l'ère baroque

Le lycée Notre Dame de Sion organise du 27 au 30 novembre 2011, une série de récitals dans le cadre de l'événement « Les Journées baroques ». L'occasion de découvrir ou redécouvrir les grandes oeuvres musicales des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Mehmet Mestci, l'organisateur des festivals de piano Chopin en 2010 et Liszt en 2011 à Istanbul et spécialiste de la musique classique, nous en dit un peu plus sur la présence de cette musique occidentale en Turquie.

Si, au départ, la musique baroque souffrait d'une mauvaise réputation, au fil des années et des siècles, elle s'est développée pour être finalement reconnue comme une musique de qualité, telle qu'on la connaît aujourd'hui. Parmi les plus éminents compositeurs à l'origine de la musique baroque, Jean-Sébastien Bach, Antonio Vivaldi, Louis Couperin ou encore Georg Friedrich Haendel.

« Lorsque je pense à la musique baroque, je ne peux m'empêcher d'imaginer les cours du palais de Louis XIV ou du château de Louis XV. Les coiffes, le clavecin et le violon... » confie Mehmet Mestci, passionné et fin connaisseur de musique classique. Il a fait ses études de flûte traversière à l'Académie Franz Liszt à Budapest pendant cinq ans, et de musicologie à l'Université d'Édimbourg pendant un an.

Deux concerts en bonus :

Les « Journées baroques » se prolongeront avec deux concerts supplémentaires les 1er et 3 décembre. Les musiciens de la première soirée, Gabor Csalog au piano et Istvan Varga au violoncelle ont, d'ailleurs, été sélectionnés par les soins de Mehmet Mestci, et le 3 décembre, Arnaud Pumir jouera du clavecin.

« La musique baroque est une des plus faciles à apprécier pour le grand public, car elle est très accessible mélodiquement » poursuit Mehmet Mestci.

Plus mathématiques, des lignes mélodiques courtes et répétitives... Tous ces ingrédients réunis rendent la musique baroque agréable et abordable, en comparaison à d'autres genres de musique classique, plus complexes pour un public non-initié.

Sensibiliser les Turcs à la musique baroque

« Toutefois, si l'interprétation de cette musique avec des instruments baroques est appréciée de tous, elle n'en demeure pas moins relativement compliquée à apprendre » explique Mehmet Mestci. La musique baroque demande, en effet, une réelle pratique. C'est, à ce propos, une des raisons pour laquelle elle est peu interprétée en Turquie. « Les élèves du conservatoire auraient aimé apprendre la musique baroque avec les instruments de l'époque, mais pour le moment, un tel enseignement n'existe pas en Turquie » regrette Mr Mestci.

Sur plus de 74 millions d'habitants dans le pays, il n'y a que deux ensembles turcs de musique baroque : İstanbul Barok Topluluğu créé en 1994 par Leyla Pinar, qui participe tous les ans au festival entièrement consacré à la musique baroque, organisé par la ville d'Istanbul depuis 17 ans : İstanbul Barok Festivali. Et récemment, en 2008, un tout nouvel ensemble, Izmir baroque, a fait son apparition sur la scène musicale turque. Mais à l'absence d'enseignement s'ajoute aussi l'absence d'instruments. En Turquie, personne n'est spécialisé dans la fabrication de clavecin, par exemple. Les instruments propres à la musique baroque sont donc peu connus des Turcs. « Le clavecin a quelque chose d'exotique pour les gens. Avant toute chose, il est important que les Turcs se familiarisent avec cette étrange sonorité de l'instrument, presque piquante » poursuit le fin connaisseur.

Laisser du temps au temps
Ce travail de sensibilisation fait son chemin. Les professionnels de la musique et d'autres acteurs et passionnés comme Monsieur Yann de Lansalut, le directeur de NDS, y participent en organisant des soirées de récitals consacrées à la musique baroque. Le lycée possède d'ailleurs son propre clavecin qui a été fabriqué sur mesure il y a deux ans par Laurent Soumagnac.



« La ville d'Istanbul propose énormément de concerts de musique classique de qualité » positive Mehmet Mestci, « nos jeunes musiciens turcs sont très énergiques et curieux de tout. J'ai bon espoir que d'ici une dizaine d'années, la musique baroque, interprétée avec les instruments de l'époque, occupera une réelle place dans le répertoire turc ». De plus, beaucoup de musiciens turcs sont actuellement en formation dans des conservatoires de musique européens de renom. « Lorsque leurs études seront terminées, ils reviendront en Turquie et pourront à leur tour enseigner ce genre de musique ici. » D'ici là, les efforts ne restent pas vains. Les plus curieux pourront toujours se rendre aux Journées baroques organisées par le Lycée Notre Dame de Sion.

Programme des Journées baroques :
-27/11 à 17h30 -> Récital Pierre Hantai, clavecin
- 29/11 à 19h30 -> Trio Hantai
- 30/11 à 19h30 -> Récital Violaine Cochard, clavecin
Retrouvez le programme détaillé sur : <http://www.nds.k12.tr/-Agenda-culturel-?date=2011%2F11>

* Marion Fontenille

L'importance d'enseigner la musique baroque

Apparue au cours du XVII^{ème} siècle, la musique baroque regroupe une multitude de particularités, tant dans l'écriture que dans les sonorités des instruments utilisés. Emmanuelle Beauvils, professeur de musique au lycée NDS, explique les spécificités de ce genre musical et combien il est important d'y sensibiliser les élèves.

Quel est l'intérêt pédagogique de l'enseignement de la musique baroque ?

Dans un cours de musique, l'enseignement de la musique baroque me paraît incontournable. Il serait surprenant de faire l'impasse sur un siècle et demi d'évolution musicale au profit d'autres périodes : la musique classique, romantique ou contemporaine par exemple, des périodes mieux connues des élèves. Le peu de temps dont nous disposons en cours de musique ne nous empêche pas de proposer un panorama étendu des évolutions musicales et la musique baroque y a naturellement sa place.

De mon point de vue de musicienne, j'attache une admiration toute particulière à l'état d'esprit qui anime tous les musiciens spécialisés dans la musique ancienne. Cette musique requiert des connaissances pointues dans différents domaines : lecture des manuscrits, connaissance des instruments et de la façon de les accorder, art de l'ornementation... Le regard que portent les musiciens spécialisés en musique ancienne a fait tache d'huile : il a changé notre regard sur les œuvres musicales de toutes les époques. Aujourd'hui, je dirais que l'on peut aborder un prélude de Debussy avec le regard de ces musiciens : intérêt pour le texte manuscrit, curiosité pour l'instrument sur lequel on joue, recherche attentive et respectueuse de ce que voulait, précisément, le compositeur à ce moment précis de l'histoire, pour faire « renaître » la musique de la manière la plus fidèle possible. C'est pourquoi l'enseignement de la musique

baroque forge des qualités intellectuelles (rigueur, exigence) et humaines (humilité, respect) indéniablement profitables aux élèves.



Que pouvez-vous dire au sujet de la méthode de l'enseignement de la musique baroque ?

Tout dépend du type d'établissement, du temps qui lui est consacré, du niveau des élèves... Au lycée, mes objectifs pour la musique baroque sont les mêmes que pour toute autre période musicale : découvrir quelques musiciens, savoir discerner les caractéristiques du style, analyser une partition très simple, donner des informations sur le contexte historique et surtout : leur donner le goût pour cette musique. À un tout autre niveau, l'enseignement de la musique baroque est aussi l'occasion pour moi de faire passer un message plus général sur l'attitude à adopter dans la construction d'un savoir : toute connaissance sera d'autant plus solide qu'elle aura pour point de départ le document original. Même si mes élèves ne sont pas des spécialistes, il est tout à fait possible de leur expliquer la démarche des musiciens spécialisés dans la

musique ancienne: cette nécessité de retrouver les manuscrits, de « nettoyer » ces musiques qui au fil du temps s'étaient chargées d'erreurs, d'ajouts... autant de « vernis » superficiels qu'il fallait gratter pour retrouver le sens musical d'origine. Et puis la musique baroque a cette particularité de ne pas être entièrement écrite : le manuscrit est en vérité une trame, que l'interprète doit étoffer par l'ornementation, les dynamiques, la réalisation de la basse continue... Donc ces deux étapes (retour au texte source puis réappropriation personnelle de la musique) me paraissent compréhensibles par mes élèves et transposables vers d'autres situations d'apprentissage qui impliquent l'étude de sources primaires et secondaires.

L'enseignement de la musique baroque est-il courant de nos jours ? Pourquoi ?

Je suppose que les départements de musique ancienne, dans les conservatoires, accueillent aussi des enfants. Si la pratique instrumentale du clavecin, de la flûte à bec et autres instruments spécifiques à la musique ancienne concerne aussi de jeunes débutants, c'est que l'apprentissage de la musique baroque n'est plus une affaire de spécialistes. Est-il pour autant courant ? Je ne saurais le dire. Une chose est sûre la musique ancienne est entrée dans les habitudes, elle dispose de départements spécialisés dans les conservatoires. La fréquentation de ces classes est soumise à de nombreux facteurs, y compris pratiques : l'achat d'un instrument personnel par exemple.

Exposition « En français dans le texte »

Du 20 mars au 13 avril 2012

Auteurs et écrivains turcs ont écrit des poèmes, des textes en prose, des œuvres dramatiques directement en français, à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Les précurseurs étaient Osman Hamdi, Rıza Tevfik et İzzet Melih Devrim. Les grandes figures de la littérature tels que Abdullah Cevdet, Ahmet Hâşim, Ömer Seyfettin, Bilge Karasu, Tahsin Yücel, Feyyaz Kayacan (qui a participé au mouvement surréaliste) ou Nedim Gürsel, des figures « mineures » tels que Tarık Yenisey, Fikret Elpe ou Necdet Sander, certains personnages importants tels que Reşit Saffet Atabinen ou Said Duhani ont publiés des recueils entiers ou textes épars dans des revues. Il faut ajouter à ce tableau divers écrivains istambouliotes de divers minorités, francophones, avec une production littéraire considérable.

L'exposition se constitue de ces livres en français et de quelques revues (Mercure de France en tête). Les livres sont imprimés à Istanbul, à Paris ou au Caire. Photos, illustrations et textes choisis seront utilisés.

Un livre-album va accompagner l'exposition.

Conférence, table ronde seront organisées par l'Université d'Istanbul.

Le lycée Notre Dame de Sion accueille l'exposition *Femmes et paysages – Léonard de Vinci*

De la fin novembre à la mi-janvier 2012, le lycée Notre Dame de Sion accueillera dans sa Galerie l'exposition *Femmes et Paysages – Léonard de Vinci*, réalisée par Ars Latina, une association d'intérêt général qui vise, par le biais de l'art et donc d'expositions ainsi que de publication de livres d'art, à promouvoir les cultures latine et méditerranéenne.

Fondée en 1990, l'association a commencé ses activités en abordant la préhistoire, avec une reproduction du taureau de la grotte de Lascaut en très grand format, réalisée grâce à un procédé innovant de Kodak. Puis, de manière chronologique, ils se sont ensuite penchés sur la peinture romaine antique ou encore la céramique ou la mosaïque antique tunisienne...

Pour ce qui est de la technique utilisée, ce sont toujours des photographies d'une résolution parfaite. « *L'image, c'est notre territoire* » nous déclare Elisabeth de Balanda, déléguée générale de l'association. L'idée est de faire partager des œuvres qui ne sont pas toujours accessibles à tous, de pouvoir les transporter pour les montrer ailleurs, afin que le public puisse s'appropriier l'œuvre. Cela permet également d'obtenir de très grands formats et de pouvoir saisir tous les détails d'une œuvre. Comme nous l'explique Elisabeth de



Balanda, « *Léonard de Vinci ne pouvait échapper à notre intérêt* ». Après une reconstitution de *La Cène* et *La Passion Léonard* consacrée à la diversité de l'œuvre de ce génie universel, *Femmes et paysages – Léonard de Vinci* est donc la troisième exposition consacrée à l'œuvre de ce grand homme. Cette dernière est au départ une commande de la mairie de Nogent sur Marne. Ne pouvant pas y installer l'exposition *La Passion Léonard* faute de place, Ars Latina leur a proposé une nouvelle exposition, sur mesure. Selon une

idée d'Elisabeth de Balanda, c'est le rapport de la femme au paysage dans l'œuvre de l'artiste aux multiples facettes qui sera questionné une nouvelle fois à Istanbul cette année. Elisabeth de Balanda parle de « *l'ondoiement* » du corps de la femme et son équivalent dans la nature avec les torrents, chemins... Quatre portraits ont ainsi été sélectionnés puis reproduits sur des toiles de 2m40 de hauteur. Les deux premiers, *La Dame à l'hermine* et *La Belle Ferronnière* datent des années 1490. Ce sont deux portraits de femmes sur fond noir, laissant

ressortir leurs traits fins et leur teint pâle. Les deux autres ont été peints par Léonard de Vinci à la fin de sa vie : *La Joconde*, incontournable, au visage mystérieux et avec ses sentiers et torrents en arrière-plan, et *La Vierge, l'Enfant Jésus et Sainte Anne*, portrait pyramidal. Mais l'exposition ne se résume pas à ces quatre toiles monumentales. Dans leur démarche, presque pédagogique, et leur volonté de laisser le public saisir l'œuvre dans son intégralité, de plus petites toiles reprenant les détails des œuvres comme les mains, les visages ou encore simplement des fragments de paysages, garniront également les murs de la salle.

C'est M. de Lansalut, directeur du lycée Notre Dame de Sion

d'Istanbul qui a contacté l'association afin d'entamer une collaboration sur plusieurs années et finalement présenter cette première exposition. Pour Mme de Balanda, « *c'est un bonheur que de venir exposer à Istanbul* ». Comme elle nous l'explique, elle en a longtemps rêvé et avait même travaillé sur un projet d'exposition photos à Istanbul qui n'a jamais abouti. Cette passionnée n'a cependant pas renoncé à son idée et garde espoir de pouvoir réaliser ce projet.

* Marine Lagarde

Agenda culturel du Lycée Notre Dame de Sion - Novembre 2011

Jérôme Rigaudias
Jeudi 10 novembre - 19h30



Jérôme Rigaudias, pianiste de renom se produisant en concert aux quatre coins du monde et parfois même dans des lieux insolites tels qu'une prison ou le quai d'une gare a choisi de venir à Istanbul pour un moment et de collaborer avec l'orchestre Orchestra'sion. Le pianiste proposera entre nos murs un spectacle à mi-chemin entre le récital et la musique de chambre avec, au programme, des œuvres de Maurice Ravel, Ludwig van Beethoven et Claude Debussy.

4^{ème} édition du festival de chœurs
17-20 novembre

Istanbul accueille plus de 1000 choristes durant ces quatre jours pour l'unique festival international de chœurs de la ville. Au programme, concerts, séminaires, travaux de groupe et visites de la ville. Les concerts auront lieu dans différents endroits

de la ville dont le lycée Notre Dame de Sion. Du 27 au 30 novembre prochain, le lycée Notre-Dame de Sion accueillera pour la 1^{ère} fois cette année, en partenariat avec l'Institut Français de Turquie, les Journées baroques. L'occasion pour les stambouliotes de découvrir ou redécouvrir ce genre musical parfois trop peu mis en avant. En attendant, voici un avant-goût des musiciens à l'affiche :



Pierre Hantaï
Dimanche 27 novembre - 17h30

Pierre Hantaï ouvrira ce 27 novembre notre cycle dédié à la musique baroque. Ce passionné de Johann Sebastian Bach sera sur la scène de la salle de spectacle

de Notre Dame de Sion afin de nous interpréter, au clavecin quelques unes des œuvres de ce grand maître.

Trio Hantaï
Mardi 29 novembre - 19h30

Vous pourrez retrouver Pierre Hantaï deux jours plus tard, accompagné de ses deux frères, Marc à la flûte traversière et Jérôme à la viole de gambe. S'ils ont l'habitude de se produire en tant que solistes, ils se retrouvent régulièrement pour jouer ensemble en concert. Bach sera de nouveau au programme mais ce trio familial interprétera également des morceaux de Jean-Philippe Rameau, de François Couperin et Marin Marais.

Violaine Cochard
Mercredi 30 novembre - 19h30

C'est la claveciniste Violaine Cochard, dont le talent a été maintes et maintes fois récompensé qui assurera cette troisième soirée placée sous le signe de la musique baroque. Elle tentera de faire découvrir cet univers au travers d'œuvres de Johann Jakob Froberger, William Byrd, Louis Couperin et l'incontournable Johann Sebastian Bach.

Les journées baroques se poursuivront en décembre avec deux concerts

Gabor Csalog au piano et Itsvan Varga au violoncelle

Jeudi 1^{er} décembre - 19h30

Arnaud Pumir - clavecin

Samedi 3 décembre - 19h30

* Marine Lagarde

Quand le musée va à l'école

(Suite de la page 1)

Le non-dit n'est pas non-sens. Son histoire atteste des intermittences d'appréciations sur des artistes dont la valeur a attendu nombre d'années !

Sa compréhension ne saurait donc s'étayer sur des assertions de caractère péremptoire. L'essentiel reviendra toujours à l'éducateur : concilier une approche collective et des perceptions individuelles qui mériteront des échanges personnalisés avec les élèves et entre eux.

Si le contact direct avec les œuvres d'art est irremplaçable, il ne suffit pas. Les jeunes ont notamment besoin de commentaires adaptés. D'où l'intérêt de faire venir le musée à l'école.

L'action initiatrice de l'éducateur s'inscrit dans la durée, au rythme de la découverte d'artistes et de créations issues de cultures les plus diverses ainsi que de l'évolution du regard de chacun de ses élèves. Leur regard s'éduque, s'exerce et s'aiguise de même que s'affine et s'affirme leur jugement par le dialogue engagé, de par sa fonction médiatrice, avec l'œuvre d'art et l'artiste. Le rapport à l'art a ceci de troublant qu'il est un rapport à l'autre qui révèle un rapport à soi.

* Guy Lavaud, Président d'Ars Latina

Article publié dans le supplément Hors-Série E.C.A. de Juillet 2011